

**MOYEN AGE ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLE: MISE EN PARALLÈLE DES FONCTIONS DE  
L'UTOPIE DANS DEUX ROMANS FRANÇAIS**

**MOYEN AGE ET XIX<sup>e</sup> SIÈCLE: MISE EN PARALLÈLE DES FONCTIONS DE  
L'UTOPIE DANS DEUX ROMANS FRANÇAIS**  
*LE ROMAN DE LA ROSE* DE JEAN DE MEUN  
*TRAVAIL D'ÉMILE ZOLA*

Thèse présentée  
à la Faculté des Études Graduées  
en vue d'obtenir le grade  
de Master of Arts

McMaster University

Septembre 1993

© Copyright par Jacqueline Rayer, septembre 1993

MASTER OF ARTS (1993)  
(French)

McMaster University  
Hamilton, Ontario

TITRE:       Moyen Age et XIXe siècle: mise en parallèle des fonctions de l'utopie  
              dans deux roman français  
              *Le Roman de la Rose* de Jean de Meun, *Travail* d'Émile Zola

AUTEUR:     Jacqueline Rayer, B.A (Honours), York University

DIRECTRICE DE THÈSE: Professeur Jeay

NOMBRE DE PAGES: v, 79

## RÉSUMÉ

Dans ce présent travail, nous traiterons de la dimension utopique dans *Le Roman de la Rose* de Jean de Meun et dans *Travail* de Zola. La dimension utopique, et particulièrement les fonctions de l'utopie permettent la mise en parallèle de deux textes aussi éloignés à première vue.

## **REMERCIEMENTS**

Mes remerciements les plus sincères à Madame Jeay et Madame Bayard qui, dès le début, ont cru à ce projet de thèse, et dont les conseils me furent d'une aide précieuse lors de la réalisation de ce travail.

Je tiens également à remercier Messieurs Moyal, Cro et Angenot.

Remerciements aussi à Edith et Gösta qui, de loin, m'ont encouragée durant l'accomplissement de ce travail.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I Le caractère utopique des deux romans .....	5
CHAPITRE II La question du «novum» .....	10
CHAPITRE III La dimension utopique dans le cadre du récit .....	27
CHAPITRE IV Le rôle de la fécondité .....	55
CONCLUSION .....	73
BIBLIOGRAPHIE .....	78

## INTRODUCTION

À l'ère de la postmodernité, il devient plus difficile de cerner la notion de l'utopie. Il est vrai que dans notre monde contemporain, l'utopie se scinde, au même titre que la raison humaine, propre à la liberté, à la science et au progrès, se divise. L'utopie tend à s'actualiser et, s'instaure de plus en plus dans un lieu présent, imperceptible et fugitif. Les grands récits utopiques, celui de l'eschatologie chrétienne ou celui du marxisme sont de nos jours obsolètes. Fondés sur un universalisme spécifique, contrairement aux mythes, et dans le contexte de ce travail, il convient de signaler celui de l'Age d'Or; les grands récits ne sont pas à l'origine de concepts sociaux, mais ils sont basés sur «un futur à faire advenir, c'est-à-dire dans une Idée à réaliser. Cette idée (de liberté, de «lumière», de «socialisme, etc.) a une valeur légitimante parce qu'elle est universelle [...] le projet moderne (de réalisation de l'universalité) n'a pas été abandonné, oublié, mais détruit, «liquidé».<sup>1</sup> Si l'utopie tend, de nos jours, à se redéfinir, elle a cependant nourri pendant des millénaires la littérature. L'hégémonie légitimante des grands récits, conduite par une seule et même raison, celle d'émancipation universelle, fut une source de grands projets, que la

---

<sup>1</sup>- Jean-François, Lyotard. *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Éditions Galilée, Paris, 1988, p. 36.

religion comme la science ont véhiculée à travers les écrits.

Dès le bas Moyen Age et surtout à la Renaissance, l'ordre divin est en pleine mutation. L'homme remet en question cet ordre, et prend conscience de sa place et de son action dans le monde: «Now it was human by Divine Order, it was also man's duty. Freedom was a chance pregnant with obligation».<sup>2</sup> La tâche de l'homme devient une quête quotidienne dont l'action doit conduire à la liberté, à l'harmonie et à la perfection:

«Human freedom of creation and self-creation meant that no imperfection, ugliness or suffering could now claim the right to exist, let alone claim legitimacy. It was the contingency of the imperfect that spurred the anxiety about reaching perfection».<sup>3</sup>

La pensée humaine du bas Moyen Age et de la Renaissance devient donc de plus en plus régie par l'action humaine, à la recherche de l'ordre et de la perfection, et cette pensée propre à l'harmonie universelle s'accentuera à l'ère de la modernité. Le XVIIIe et particulièrement le XIXe siècle, époque où la religion est remplacée par le socialisme et la science, sont des périodes de recherches intensives conduisant à un monde ordonné. L'homme par son action essaie de trouver sa place sur cette terre, afin de vivre en harmonie dans l'univers. Les récits utopiques offrent donc une forme d'organisation qui tend vers un ordre universel:

«Utopias that served as a beacons for the long march to the rule of

---

<sup>2</sup>- Zygmunt, Bauman. *Intimations of Postmodernity*, Published by Routledge, Chapman and Hall Inc, New York, 1992, p. xii.

<sup>3</sup>- *Ibid*, p. xii.



reason visualized a world without margins, leftovers, the unaccounted for - without dissidents and rebels; a world in which, as in the world just left behind, everyone will be keen to do the job he has to do».<sup>4</sup>

L'écrivain a un devoir envers ce monde et l'ordre auquel l'univers aspire. Cet ordre se reflète dans les nombreux récits qui véhiculent une dimension utopique. Le fondement et la fonction utopiques tiennent du fait que, d'une part, par son acte l'écrivain recherche la perfection et d'autre part, il organise et propose un monde où l'homme pourrait vivre en harmonie dans le macrocosme de l'univers.

Dans ce travail, nous traiterons donc du caractère et de la dimension utopiques dans les romans suivants; *Le Roman de la Rose* de Jean de Meun et *Travail* de Zola. Dans un premier temps, nous nous pencherons sur le caractère utopique de ces écrits. D'une part, nous verrons l'importance de la réception de l'oeuvre médiévale quant à la notion d'utopie qu'elle véhicule. D'autre part, nous constaterons que si le caractère utopique est implicite dans *Le Roman de la Rose*, par contre celui de *Travail* est totalement explicite tout au long du roman. Ensuite, le deuxième chapitre, inspiré des travaux du Philosophe allemand, Ernst Bloch, portera sur le genre littéraire en tant que «novum». Dans ce même chapitre, nous nous arrêterons sur le problème de l'allégorie qui selon Darko Suvin, ne peut en aucun cas présenter le caractère du «novum» car, toujours selon Suvin, un

---

<sup>4</sup>- *Ibid*, p. xv.

personnage allégorique n'anticipe pas sur une quelconque réalité, mais décrit uniquement la réalité du monde de l'auteur. Nous examinerons ensuite, dans ce chapitre, le genre littéraire et le contenu de *Travail*, pour aborder le parallèle entre les deux oeuvres. Nous constaterons que, bien que ce roman présente une dimension utopique explicite, il n'a cependant pas les caractères d'un «novum». Dans le troisième chapitre, nous nous consacrerons à la fonction utopique dans le cadre du récit. Nous examinerons *Le Roman de la Rose* et ensuite *Travail* par rapport aux trois fonctions de l'utopie, c'est à dire, celle de rejet de l'ordre présent, celle de futur possible et celle concernant la réalisation d'un autre monde. Finalement, dans le quatrième chapitre, nous exposerons le rôle de la fécondité pour ces deux visions utopiques. La fécondité est intimement reliée à un ordre nouveau. Cependant nous constaterons que le réalisme de Jean de Meun quant à la fonction de la fécondité marque une grande différence avec l'amour fécond de Zola. Et sur ce point, ces deux visions utopiques s'éloignent l'une de l'autre, du fait que Jean de Meun compose avec notre «Age de Fer» contrairement à Zola qui évoque un nouvel Age d'Or.

A priori rien ne permet de relier deux oeuvres aussi éloignées dans le temps, appartenant à des systèmes culturels aussi dissemblables et différents dans leurs situations avouées. Une des hypothèses que nous proposons de démontrer sera la validité de mettre à jour la logique d'une rencontre au premier abord incongrue.

## CHAPITRE I

### *LE CARACTÈRE UTOPIQUE DES DEUX ROMANS.*

Le mot, «utopie», a subi une évolution remarquable au cours des siècles. Du nom propre, *Utopie* qui désignait un pays, une île imaginaire en 1516 par Thomas More, le mot utopie s'est vulgarisé, pour devenir un nom commun au XVIII<sup>e</sup> siècle. De nombreux ouvrages et romans utopiques abonderont principalement au siècle des Lumières et au XIX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, l'utopie devient de plus en plus un genre littéraire, encore que la notion d'utopie fût déjà très présente dans différents textes avant la création du mot par More.

Il peut paraître paradoxal de parler d'utopie pour une oeuvre comme *Le Roman de la Rose*, (fin XIII<sup>e</sup> siècle), avant même que le mot utopie ait fait son apparition. A priori, pour le lecteur, cet ouvrage littéraire présente un jeune amoureux qui dans son rêve se retrouve dans un jardin clos. L'Amant curieux, aimerait pénétrer plus en profondeur dans ce jardin afin d'atteindre la rose qui se reflète dans une fontaine. Ce jardin clos et la rose symbolisent le rituel amoureux par lequel l'Amant essaie d'atteindre l'amour charnel interdit. Dans la seconde partie du roman, Jean de Meun, glose sur l'amour tel qu'exprimé par Guillaume de Lorris dans la première partie et, si l'amour est un thème primordial dans la

poésie du Moyen Age, il permet également à Jean de Meun de tenter une somme exhaustive, non seulement de l'amour, mais aussi de maints autres thèmes sur lesquels les divers personnages allégoriques professent leur connaissance. Reliés au thème de l'amour, celui de l'Age d'Or, celui des abus de pouvoir inhérents à la propriété, que ce soit celle des biens ou des femmes dans le mariage, sont des thèmes que nous retrouvons dans *Le Roman de la Rose* de Jean de Meun. Pour le lecteur perspicace, *Le Roman de la Rose* ne présente donc pas une simple quête de la Rose, il propose également une somme philosophique, polémique et didactique et cela, l'auteur le fait implicitement à travers le caractère utopique du roman. Cette oeuvre dont la popularité et la postérité ont transcendé les siècles a eu un impact important dans la littérature et demeure toujours, de nos jours, un sujet d'étude pour les médiévistes. En effet, ce sont bien la réception et les études de l'oeuvre par des lecteurs attentifs, qui ont pu dégager le caractère utopique implicite véhiculé dans le texte. Si Jean de Meun n'était sans doute pas conscient de la portée utopique de son roman, il reste que son influence a eu une certaine portée au XVIIIe siècle comme le mentionne Jean-Charles Payen: «*Le Roman de la Rose* a été édité plusieurs fois au XVIIIe siècle. La parution de 1735 a été si vite épuisée qu'il a fallu la refaire d'urgence avant la fin de l'année».<sup>5</sup> Il est indéniable que les philosophes du XVIIIe siècle ont vu chez Jean de Meun un

---

<sup>5</sup>- Jean-Charles, Payen. «Jean-Jacques, Rousseau et *Le Roman de la Rose*», *Revue Philosophique*, No 3/1978, p. 352.

de leurs précurseurs, et notamment Jean-Jacques Rousseau dont les oeuvres présentent de nombreuses analogies avec celle de l'auteur de l'époque médiévale: «Reste que *Le Roman de la Rose* est un texte qui mérite d'attirer l'attention des dix-huitiémistes, et que les recherches sur le rapport entre ce livre et les penseurs du Siècle des Lumières doivent être poursuivies».<sup>6</sup> Le mythe de l'Age d'Or, évoqué dans différents discours par les personnages allégoriques, dénonce une société où la richesse et les institutions ont perverti les hommes. Le rousseauisme de Jean de Meun relate une société où la nature a fait les hommes bons et égaux, tandis que l'avènement de la propriété privée a asservi à tout jamais la condition humaine.<sup>7</sup> Le mythe de l'Age d'Or a une portée sociale que les philosophes des Lumières et principalement Rousseau, à travers le thème du *bon sauvage*, ne manqueront pas d'exploiter durant ce siècle qui verra naître de nombreux ouvrages utopiques:

«Jean de Meun's description of the Golden Age and the decline therefrom is a sociological essay which is both serious and popular - a foretaste, some five centuries in advance, of the second part of Rousseau's *Discours sur l'inégalité*, and like that work, itself a document of great interest to the student of social myths».<sup>8</sup>

---

<sup>6</sup>- *ibid*, p. 356.

<sup>7</sup>- Au sujet de l'Age d'Or et de la propriété privée, voir le discours d'Ami p. 166-167-168 dans *Le Roman de la Rose*, de Jean de Meun, et voir p. 220 le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, de Jean-Jacques Rousseau, Éditions Garnier Flammarion, Paris, 1971.

<sup>8</sup>- Norman, Cohn. *The Pursuit of th Millennium*, Oxford University Press, New York, 1961, p. 195.

On a donc pu parler d'utopie, de rousseauisme dans *Le Roman de la Rose*, en tout cas parmi les lecteurs attentifs qui ont compris ce texte et ont saisi sa dimension utopique. Dimension utopique involontaire de la part de l'auteur, contrairement à Zola qui propose ouvertement une construction utopique dans l'un de ses derniers romans *Travail* (1901). En effet, le héros utopique, dès son arrivée à Beauclair, constate une société moribonde, aux mœurs dépravées après une grève minière qui laisse plus que jamais les ouvriers dans la misère. Luc, le héros, sent qu'il a une mission envers le peuple de Beauclair afin de faire disparaître à tout jamais les iniquités sociales. Après un cheminement laborieux, semé d'embûches, Luc mettra de l'ordre à Beauclair et édifiera sa cité ouvrière où chacun trouvera sa place afin de maintenir l'harmonie dans la communauté. En créant la cité idéale, Zola tenait donc à proposer explicitement un texte à construction utopique. Cette cité, dont les petites maisons identiques se trouvent autour des bâtiments publics, offre un nouvel ordre social:

«utopias chose architecture and urban planning as both the vehicle and the master-metaphor of the perfect world [...] In this reason drafted city with no mean streets, dark spots and no-go areas order *was to be made*; there was to be *no other order*».<sup>9</sup>

Si dans *Travail*, il se dégage toute une dimension utopique, inspirée de la théorie fouriériste, des anarchistes Kropotkin et Grave, cette utopie cependant diffère de celle de l'auteur médiéval par l'importance que Zola donne à la machine. Il est

---

<sup>9</sup>- Zygmunt, Bauman. *Intimations of Posmodernity*, Published by Routledge, Chapman and Hall Inc, New York, 1992, p. xv.

cependant intéressant de constater à quel point, l'amour, l'argent et le travail, thèmes intimement liés aux isotopies de la possession et de la fécondité, sont centraux pour ces deux visions utopiques, ceci à des moments clé: d'une part, celui de la mutation de la société féodale à la société pré-capitaliste, de l'autre, celui de la mise en place du capitalisme et de la révolution industrielle et scientifique en France.

Comme nous venons de le voir dans ces quelques pages, le caractère utopique diffère dans les deux oeuvres. Jean de Meun, involontairement, évoque un rousseauisme cinq siècles avant le philosophe. Par contre, Zola était conscient du caractère utopique de son roman, et cela, en proposant explicitement la création d'une cité nouvelle.

## CHAPITRE II

### LA QUESTION DU «NOVUM» DANS LES DEUX ROMANS.

La littérature s'est nourrie d'utopie à travers les siècles, et de nos jours il faut comprendre cette notion de l'utopie au sein même du système culturel auquel elle appartient. D'une part, cette notion peut être reliée à un genre, à une forme littéraire qui apporte quelque chose de nouveau dans ce domaine culturel. Il s'agit alors, d'une nouveauté, ou encore d'un «novum». Selon le philosophe allemand Ernst Bloch, ce «novum» est intimement lié au contenu textuel, dès qu'il projette un possible réel. D'autre part, une oeuvre utopique renvoie le plus souvent à un texte didactique qui, par l'intermédiaire des protagonistes, remet en question la société actuelle de l'auteur. Bien que les deux paramètres, forme et contenu, soient en état de symbiose pour créer un «novum», il reste que cette notion de «novum» ne correspond pas toujours à un récit utopique, et vice versa. Les deux textes, *Le Roman de la Rose* et *Travail*, sont disparates au niveau du contenu narratif et du genre littéraire, cependant ils présentent, tous les deux, une dimension utopique. L'art, la création au sens large du terme, et notamment le roman exploite des possibilités nouvelles,



«ce pouvoir d'affabulation grâce auquel l'artiste dispose des personnes et des événements avec une liberté totalement étrangère à la science. Cette faculté c'est l'habileté artistique à créer un tout en comblant par l'imagination les failles observées dans la réalité et en nivelant l'action jusqu'à lui donner l'apparence d'une courbe parfaite. Cette apparence harmonieuse, trop harmonieuse, ne peut passer inaperçue dans l'édifice artistique, aussi réaliste soit-il et moins que jamais dans le roman».<sup>10</sup>

La création artistique transforme la réalité, elle résulte de cette faim inassouvie par laquelle l'artiste peut anticiper sur un possible réel. L'impact du rêve éveillé est, selon Bloch, d'une importance capitale dans les différentes sphères d'une société y compris dans le domaine artistique. Ce rêve éveillé «sert de piste d'envol à la conscience utopique, car le propre de la création artistique est de rendre visibles les possibilités objectives latentes du réel».<sup>11</sup> Dès lors, les désirs humains peuvent devenir objectifs, et le narrateur, attendu qu'il s'agit bien de lui dans une oeuvre de fiction, a la faculté de modifier la réalité, de l'anticiper pour que celle-ci devienne le signe avant-coureur d'un espace où tout changement peut se concrétiser. De tout temps, une carence a animé les désirs humains, et les fonctions de l'utopie, celles de rejet de l'ordre présent, de futur possible et celle de réalisation impatiente, doivent se structurer en fonction d'un espace réel basé sur la vie quotidienne d'une société. L'utopie n'est donc pas une notion figée. Elle

---

<sup>10</sup>- Ernst, Boch. *Le Principe espérance I*, Éditions Gallimard, Paris, 1976, p. 258.

<sup>11</sup>- Laënnec, Hurbon. *Ernst Bloch. Utopie et Espérance*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1974, p. 36.

se forge à travers le temps, au même titre que la société à laquelle elle s'applique n'est pas statique: «Dans le monde, seule la réification qui fixe des moments isolés en «faits établis», correspond à l'attitude de l'empiriste qui s'appuie sur elle et tombe avec elle».<sup>12</sup> Il est donc indispensable de comprendre la fonction utopique avec son temps et dans la dialectique historique, d'autant plus qu'elle tient une place de premier ordre au sein d'une société et de son évolution:

«Toute grande culture apparue jusqu'ici est la prémanifestation d'un Réussi, dans la mesure où cette prémanifestation a pu être édifée en images et en pensées sur cette hauteur du temps en fonction et au sein d'une époque».<sup>13</sup>

La narration et l'intrigue de l'oeuvre utopique définissent un nouveau chronotope. Le personnage ou les personnages essaient de surmonter différents problèmes afin de transformer le vieux locus, souvent celui de l'auteur;

«Utopia is the verbal construction of a particular quasi-human community where sociopolitical institutions, norms, and individual relationships are organized according to a more perfect principle than in the author's community, this construction being based on estrangement arising out of an alternative historical hypothesis».<sup>14</sup>

Selon Suvin, qui s'inspire des travaux de Bloch, la diégèse d'un texte utopique est liée à un contenu d'aspect réaliste, dont la forme narrative s'extrapole vers un

---

<sup>12</sup>- Ernst, Bloch. *Le Principe espérance I*, Éditions Gallimard, Paris, 1976, p. 268.

<sup>13</sup>- *Ibid*, p. 190.

<sup>14</sup>- Darko, Suvin. *Metamorphoses of Science Fiction*, New Haven and London, Yale University Press, 1979, p. 49.

nouveau locus et une nouvelle réalité historique. De ce fait, cette nouveauté aboutit à une nouvelle esthétique, qui secoue le joug de l'hégémonie du genre littéraire antérieur et le met en échec. Cette nouveauté ou «novum», devient une forme de liberté reliée à la création:

«It is an escape from constrictive old norms into a different and alternative timestream, a device for historical estrangement, and at least initial readiness for new norms of reality, for the novum of dealienating human history».<sup>15</sup>

Toujours selon Suvin, un texte au contenu non-réaliste, et entre autre un roman allégorique, ne peut contenir un «novum», du fait qu'il ne présente aucune fonction utopique, dans ce sens que, la réalité présentée par le personnage allégorique, est celle de l'auteur et non une anticipation de celle-ci:

«Works avowedly written within a nonrealistic mode, principally allegory [...] constitute a category for which the question of whether they possess a novum cannot even be posed, because they do not use the new world, agents or relationships as coherent albeit provisional ends, but as immediately transitive and narratively nonautonomous means for direct and sustained reference to the author's empirical world and some system of belief in it».<sup>16</sup>

Par son caractère allégorique, *Le Roman de la Rose* pose donc un problème si on se tient au principe exposé par Suvin, relativement à la question du «novum» dans le domaine littéraire. L'allégorie atteint son apogée au XIII<sup>e</sup> siècle; reliée à la doctrine chrétienne et à son triomphe, elle est un récit, un pèlerinage intellectuel

---

<sup>15</sup>- *Ibid*, p. 84.

<sup>16</sup>- *Ibid*, p. 65.

qui traite la quête de la vie humaine d'une façon vivante et animée. Cette forme littéraire qu'est l'allégorie, traduit par la personnification un sentiment, une idée abstraite. Si le personnage allégorique représente souvent une entité, ou encore un archétype (comme cela est le cas dans la première partie du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris), il n'en demeure pas moins que le sens littéral renvoie à un système de topos et d'images variées. *Le Roman de la Rose* est une oeuvre énigmatique, et, l'allégorie en tant que forme littéraire offre un texte infini, complexe à caractère polysémique. Suvin considère l'allégorie comme une entité matérielle stable qui n'anticipe sur aucun futur. Or, si l'allégorie a une réalité précise qui colle à l'objet, elle cache cependant, au delà de sa simple entité, de nombreuses suppositions grâce à sa pluralité de sens:

«A son age d'or l'allégorie était loin d'être une idée traduite sous une forme matérielle ou une abstraction décorée; elle était la tentative de rendre la signification d'une chose au moyen des significations revêtues par d'autres choses».<sup>17</sup>

*Le Roman de la Rose* de Jean de Meun offre plusieurs niveaux de lecture, à l'intérieur de chaque étape du récit allégorique. Dès lors, les différents personnages allégoriques doivent être considérés dans l'ensemble de l'oeuvre et non séparément, car «la vraie portée d'un texte comme celui-ci exige une

---

<sup>17</sup>- Ernst, Bloch. *Le Principe espérance I*, Éditions Gallimard, Paris, 1976, p. 213.

référence constante à sa totalité».<sup>18</sup> Contrairement à ce qu'avance Suvin, un texte allégorique peut être un «novum», et *Le Roman de la Rose* en est un bon exemple. D'une part, c'est un précurseur dans le domaine littéraire, une innovation dans l'écriture qui, «n'en demeure pas moins invention de soi et du monde par un travail sur une langue, le français, où l'entreprise de Jean de Meun n'a pas de véritables modèles».<sup>19</sup> D'autre part, *Le Roman de la Rose* fait la somme d'un siècle de littérature, basée sur la *Fin'amors*, et prend également ses distances envers cette même littérature de part sa portée polémique, didactique et utopique. Dans la seconde partie du roman, Jean de Meun s'avise de porter à son terme la quête amoureuse laissée en suspens par Guillaume de Lorris qui selon «les convenances de toute sorte, littéraires et morales, commandaient d'en rester sur l'hommage d'un coeur qui s'offre et désespère».<sup>20</sup> Jean de Meun cependant, n'oublie pas le dessein de son prédécesseur, à savoir la quête de la rose par l'Amant. Dans le combat intérieur, que l'Amant mène, entre les vices et la vertu, les différents personnages allégoriques lui livrent un message didactique. Ce message, quelque peu touffu, semble s'éloigner de l'intrigue initiale. Pourtant

---

<sup>18</sup>- Jean-Charles, Payen. *La Rose et l'Utopie*, Éditions Sociales, Paris, 1976, p. 9.

<sup>19</sup>- Pierre-Yves, Badel. *Le Roman de la Rose au XIV<sup>e</sup> siècle, Étude de la réception de l'oeuvre*, Librairie Droz, Genève, 1980, p. 54.

<sup>20</sup>- Edmond, Faral. «Le Roman de la Rose et la pensée française au XIII<sup>e</sup> siècle», *Revue de Deux Mondes*, Tomes trente-cinquième, Paris, 1926, p. 434.

l'écrivain donne à l'oeuvre une cohérence: «malgré le décousu du développement, malgré l'aspect inorganique du roman, il y a dans ce cahot une incontestable unité d'inspiration».<sup>21</sup> Cette cohérence véhicule différentes isotopies. Celle de la possession, sous toutes ses formes, élément porteur d'utopie, se fond dans la trame du roman, et fait partie des récits des divers personnages allégoriques:

«digressions on the duty of man to propagate himself [...] theories about money and the circulation of money, about classical heroes, about the origin of subservience, about communist utopia [...] Jean de Meun already wrote for the rising bourgeoisie, with ruthless questioning».<sup>22</sup>

Ces digressions, à portée didactique et philosophique transmises au jeune Amant, développent, parmi d'autres, le thème de la possession. Thème derrière lequel se faufilent les prémices des utopies des siècles à venir, et notamment l'utopie socialiste du XIXe siècle, période qui redécouvrira l'époque médiévale.

Le genre littéraire utopique apparaît souvent dans des périodes de bouleversements historiques, et les changements socio-politiques du XIXe siècle tendent à apporter de nouvelles valeurs tant morales qu'artistiques. La première moitié du XIXe siècle, s'appuyant sur un sentiment religieux très fort, offre peu d'utopies littéraires. Cependant les théories socialistes, dénonçant l'enrichissement d'une classe sociale au détriment de la classe ouvrière, foisonnent

---

<sup>21</sup>- *Ibid*, p. 434.

<sup>22</sup>- Ernst, Bloch. *The Principle of Hope Volume II*, Basil Blackwell Ltd, Oxford, 1986, p. 805.

pendant cette période. Les théories de Saint-Simon, de Fourier, de Proudhon, sans oublier celles des grands philosophes socialistes et des anarchistes, ainsi que l'apport de la science et de la pensée positiviste, tout cela aura un impact sur les utopies romancées dans la seconde moitié du XIXe siècle. Dès lors, le grand projet chrétien du Moyen Age fait place au grand projet scientifique humanitaire guidé par une raison forte. Au XIXe siècle:

«Dieu s'évanouit, mais le monde lui a pompé sa Force immarcescible. La certitude théologique donnait au croyant un fondement absolu de la connaissance [...] de plus, l'Ordre de l'Univers reflétait la Raison Divine, la raison humaine, éclairée par la Foi et l'éclairant à son tour, permettait une pensée forte apte à connaître un monde fort».<sup>23</sup>

À l'instar du millénarisme chrétien, le millénarisme scientifique, fondé sur la connaissance, rêve d'un monde meilleur. Le XIXe siècle va, dès lors, s'intéresser de plus en plus au Moyen Age, et nous allons voir se préciser les liens entre les deux époques, et plus précisément avec *Le Roman de la Rose*. Il est évident, que le Moyen Age joue pour le XIXe siècle le rôle d'utopie. Les grands théoriciens socialistes se nourrissent de l'époque féodale et considèrent la société communautaire de cette époque, équitable même pour les plus démunis, comme l'évoque Engels:

«If in at least three of the most important countries, Germany, northern France and England, they carried over into the feudal state a genuine piece of gentile constitution in the form of mark

---

<sup>23</sup>- Edgar, Morin. «Une Pensée pour un Monde faible», *Lettre Internationale*, Printemps 91, No 28.

communities, thus giving the oppressed class, the peasants, even under the harshest medieval serfdom a local center of solidarity».<sup>24</sup>

L'oeuvre de Michelet, bien qu'elle soit de peu d'intérêt pour les médiévistes contemporains, permet également de comprendre l'attrait qu'aura eu son siècle pour la période médiévale. Cette période féconde représente pour l'historien la naissance d'une société. Elle est également cette enfance à travers laquelle on découvre les ébauches d'une réalité sociale qui se répercute au XIXe siècle:

«ce qui attirait Michelet dans le Moyen Age, c'est qu'il y retrouvait son enfance [...] Le charme que le Moyen Age exerce sur Michelet et sur nous, c'est qu'il est «nous enfants» et «l'autre» en même temps».<sup>25</sup>

L'intérêt pour Le Moyen Age se retrouve dans les différentes sphères de la société du XIXe siècle. L'ère industrielle redécouvre le Moyen Age dans les domaines artistique et bien entendu littéraire:

«Aussi conviendrait-il d'étudier, de manière plus ou moins contrastive, le « discours » (au sens le plus large du terme) qu'a tenu le XIXe siècle sur le Moyen Age, aussi bien les romans populaires que les autres, les poèmes, les essais, le théâtre, la peinture [...] et aussi et surtout les dictionnaires et encyclopédies qui, dans leur brièveté, condensent tout le discours social».<sup>26</sup>

Au XIXe siècle, le mythe du Moyen Age qui, se rattache à l'enfantement de la

---

<sup>24</sup>- Frederick, Engels. *The Origin of the Family, Private Property and the State*, by International Publishers Co., Inc., New York, p. 216.

<sup>25</sup>- Jacques, Le Goff. *Pour un autre Moyen Age*, Éditions Gallimard, Paris, 1977, p. 45.

<sup>26</sup>- Jean-Pierre, Leduc-Adine. *Moyen Age et XIXe siècle. Le Mirage des origines*, Éditions Littérales, Paris X-Nanterre, 1990, p. 6.



société, fondé sur un millénarisme chrétien, sert au millénarisme scientifique qui compte engendrer un nouvel ordre social:

«Remplacement de la religion dans sa fonction d'espoir collectif, la religion de la science, basée sur le travail incessant et ininterrompu du savant, nouveau messie de ce culte sécularisé, existe en lien intime, à la fin du XIXe siècle, avec le mythe du progrès, mythe dont les répercussions se laissent apercevoir dans le roman».<sup>27</sup>

Par ailleurs, dans *Travail*, nous trouvons le personnage de Lange, le potier anarchiste, l'artiste populaire, également issu du peuple. À travers lui, l'auteur valorise le travail manuel rendu au service de tous et de la commune, de la cité,

«Il n'avait point renoncé aux objets les plus humbles, [...] mêlant aux besognes infimes, à la banale vie quotidienne, le charme glorieux de l'art [...] il avait élargi sa production, dotant les édifices publics de frises superbes [et] la pléiade d'artistes qu'il avait faits à son image [...] mettait de l'art et de la beauté jusque dans les pots dont les ménagères se servaient pour leurs conserves et leurs confitures».<sup>28</sup>

Le personnage marginal de Lange dans *Travail* s'inspire de l'anarchiste Kropotkin et de son livre, *The Conquest of Bread*. Kropotkin se réfère souvent au Moyen Age, aux artistes populaires qui travaillaient à une oeuvre pour la vie entière d'une communauté. Nostalgique de cette période, l'anarchiste considère les luttes du XIXe siècle comme une tentative laborieuse pour recouvrer la vie de la commune,

---

<sup>27</sup>- Dorothy-Elizabeth, Spiers. *Édition Critique de «Travail» d'Émile Zola*, Thèse de l'Université de Toronto, Vol II, 1977, p. 382.

<sup>28</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1929, p. 544.

«but we have the greatest difficulty to reconstitute a city of the Middle Ages».<sup>29</sup>

Le mythe de la commune libre du Moyen Age, basé sur le partage des biens et le travail collectif, a fait son chemin dans les utopies du XIXe siècle. Fourier et d'autres les utiliseront, de même que Luc, le fondateur de la Cité idéale dans *Travail*; «la commune libre pourrait s'établir, en dehors de tout gouvernement».<sup>30</sup>

L'évocation fréquente du Moyen Age dans la seconde moitié du XIXe siècle montre que cette période a souvent servi de toile de fond, non seulement aux théoriciens socialistes et aux anarchistes, mais aussi aux artistes et romanciers à la recherche d'un nouveau chronotope:

«L'investigation du Moyen Age, cet investissement de nombreux écrivains, artistes et, de manière générale, du monde tout au long du XIXe siècle, marquent, sans aucun doute, une nouvelle appréhension de l'espace et du temps».<sup>31</sup>

Si *Travail* de Zola est un récit destiné à un public populaire plus qu'aux gens de lettres, il reste que la notion passéiste qui revient dans la diégèse, sert de rétrospective, de comparaison et de leçon au personnage utopique pour qui les valeurs traditionnelles, politico-religieuses, ont enrayé la marche vers le progrès. L'avenir rayonnant est celui de la science, outil indispensable pour une vie

---

<sup>29</sup>- Peter, Kropotkin. *The Conquest of Bread*, Penguin Books Ltd, London, 1972, p. 145.

<sup>30</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 173.

<sup>31</sup>- Jean-Pierre, Leduc-Adine. *Moyen Age et XIXe siècle. Le Mirage des origines*, Éditions littérales, Paris X-Nanterre, 1990, p. 10.

meilleure. Quant au passé, il est le temps des mentalités rétrogrades:

«Cette infériorité du passé résulte de la perspective utopique mais ce point de vue sur le passé sert également de support à une vision iconoclaste des grands principes politico-religieux. Situer dans le passé l'église - et la bourgeoisie, son bras séculier - équivaut à une appellation infamante à l'encontre de tout ce que Zola considère comme d'insupportables freins à l'essor planifié du progrès attendu avec conviction».<sup>32</sup>

Zola ne recherche pas un nouvel Age d'Or, situé dans une société révolue. Bien au contraire, il renie le passé, temps des institutions traditionnelles bourgeoises, qui ont engendré la décadence. Pourtant, implicitement on retrouve chez Zola certaines références à l'époque médiévale et principalement dans l'importance de l'art et de la culture populaires, comme nous l'avons souligné ci-dessus à travers le personnage du potier anarchiste. Également dans *Travail* se faufile une certaine nostalgie envers une société excluant l'emploi de l'argent. Finalement, n'y a-t-il pas derrière le repas de la fête de l'Été, célébrant l'avènement de la société idéale, l'image du banquet populaire médiéval relié à un avenir fécond? En arrière plan de l'utopie socialiste se laisse percevoir tout un courant de pensée médiéval car «le moyen âge, pierre angulaire de l'Histoire au XIXe siècle, fait partie d'un rituel obligatoire des arts».<sup>33</sup> Parallèlement à ce courant de pensée au XIXe siècle, on peut également faire un parallèle entre les genres littéraires de

---

<sup>32</sup>- Évelyne, Cosset. *Les Quatre Évangiles d'Émile Zola*, Librairie Droz S.A., Genève, 1990, p. 63.

<sup>33</sup>- Jean-Pierre, Leduc-Adine. *Moyen Age et XIXe siècle. Le Mirage des origines*, Éditions Littérales, Paris X-Nanterre, 1990, p. 11.

ces deux périodes. En effet, si le XIXe siècle est le siècle du roman, le XIIIe siècle voit également l'apogée de cette forme narrative. La stature du *Roman de la Rose* lui a permis de transcender les siècles contrairement à *Travail* de Zola pour lequel la critique ne fut guère favorable. L'utopie socialiste de *Travail*, ainsi que les autres romans faisant partie du cycle des Évangiles (*Fécondité* 1898, *Travail* 1901, *Vérité* 1903), ont le plus souvent déçu les critiques aussi bien d'un point de vue politique, à quelques exceptions près, que d'un point de vue narratif. En ce qui concerne le genre narratif, *Travail*, ne présente pas les caractéristiques d'un «novum». Bien que Zola démontre dans son roman une certaine réalité socio-politique de son époque, il s'avère cependant que les adeptes du fouriérisme se réduisaient à une poignée d'hommes en cette fin du XIXe siècle et début du XXe: «l'école fouriériste ne dépassait pas les proportions d'une chapelle».<sup>34</sup> De plus, si l'utopie socialiste optimiste de Zola est restée dans l'ombre pendant des décennies, cela vient du fait que déjà en ce début du XXe siècle, régnait une inquiétude grandissante quant à l'avenir de l'humanité fondé sur les bienfaits de la technique et de la science. Dès la fin du XIXe siècle, on ne croit plus à l'entéléchie du socialisme et du progrès:

«L'utopie moderne prend conscience [...] que la technique transforme l'homme en robot plutôt qu'en Prométhée, que le rêve de la perfection sociale conduit aux totalitarismes [...] l'utopie va

---

<sup>34</sup>- Henri, Desroches. «De l'utopisme de Charles Fourier à une utopie d'Émile Zola. Aspects de l'utopisme phalanstérien», *Autogestion et Socialisme*, No 20-21, Sept.Déc. 1972, p. 160.

maintenant accentuer sa tendance à dépasser le vieil idéal de la cité parfaite pour se muer en une interrogation angoissée sur l'avenir de l'homme».<sup>35</sup>

Que *Travail*, comme les autres romans des Évangiles, soit une nouveauté, par son caractère optimiste et didactique, dans l'oeuvre entière de Zola, il reste que dans le contexte intertextuel de la littérature de l'époque, l'auteur de *Travail* présente un roman atypique. Atypique du fait que Zola semble être en retard sur l'évolution des idées dans la société française en cette fin du XIXe siècle et début XXe. En effet, le roman utopique socialiste, ainsi que la pensée positiviste, perdent du terrain en ce début de siècle. Concernant les oeuvres utopiques socialistes, celles-ci ont été principalement populaires dans les décennies qui ont suivi les révolutions de 1848. Le socialisme, durant cette période, devient alors un souffle libérateur, qui, avec l'aide de la machine, apportera à la société justice et égalité. Les deux grandes oeuvres utopiques qui retiennent l'attention sont; d'une part *Looking Backward* (1888) de Bellamy, d'autre part, *News from Nowhere* (1891) de Morris, inspiré de l'oeuvre de Bellamy. Ces oeuvres, évoquant le socialisme et la technique, exposent des sociétés parfaites, principalement celle de Bellamy. Dans le Boston de l'an 2000, les habitants vivent dans le confort que confère l'énergie électrique. De plus, grâce à un état providence qui contrôle les systèmes de production et de distribution, l'argent n'existe plus, il est remplacé par des cartes

---

<sup>35</sup>- Raymond, Trousson. *Voyages aux Pays de Nulle Part*, Éditions de l'Université de Bruxelles, Belgique, 1979, p. 229.

de crédit. Dans cette société où le travail est important, les salaires sont égaux pour tout le monde. Tous et chacun vivent dans une liberté inconditionnelle que ce soient les artistes ou encore les gens voulant appartenir à une quelconque religion. Le socialisme de Bellamy, pour ne pas dire son marxisme, témoigne d'un esprit visionnaire qui expose la félicité de la vie citadine; son «utopie industrialiste et urbaine [...] a eu le mérite de tenir compte des réalités économiques et de ne pas spéculer dans l'absolu».<sup>36</sup> Dans les Notes diverses du Manuscrit de *Travail*, à la fin de l'édition de l'oeuvre, on trouve à deux reprises la mention du roman de Bellamy.<sup>37</sup> Si l'oeuvre de Bellamy fut et reste, de nos jours, d'une importance majeure dans l'utopie socialiste, il n'en demeure pas moins, qu'après lui, d'autres écrivains, par exemple Anatole France, publieront des romans utopiques. Toutefois, d'une portée mineure, ils seront de moindre intérêt et n'apporteront rien de neuf à ce genre littéraire. *Travail* de Zola fait partie de cette deuxième catégorie, et il est même surprenant que, dans les textes qui se consacrent uniquement à l'analyse du roman utopique, on ne fasse jamais allusion à ses derniers romans. *Travail* n'est donc pas un «novum», que ce soit du point de vue de la forme ou du contenu. Ce roman, d'une part, accuse un retard sur les idées de son temps, et, d'autre part n'apporte rien de nouveau concernant

---

<sup>36</sup>- *Ibid*, p. 207.

<sup>37</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 612.

l'utopie socialiste, Zola ayant eu des précurseurs dans ce domaine. Mais, par dessus tout, en puisant, dans les domaines cognitif et moral de la théorie fouriériste et de celle des anarchistes, Grave et Kropotkin, et en s'influençant, l'auteur a appauvri considérablement le contenu de son roman et de ce fait même sa forme, faisant de *Travail* un texte littéraire quelconque et non un «novum»:

«il s'agit d'un contenu de seconde main, délesté, et donc une forme allégée: nous sommes tout bonnement en présence de ce qu'on qualifie de «littérature»! [...] L'élément cognitif et éthique, qui est malgré tout indispensable [...] n'est pas puisé par elles (les oeuvres d'art) directement dans le monde de la connaissance et de la réalité éthique de l'acte, mais dans d'autres oeuvres [...] Il ne s'agit pas des influences, des traditions, qui trouvent nécessairement leur place dans l'art le plus élevé, mais de relation interne au contenu assimilé [...] assimilé d'après des considérations purement «littéraires».<sup>38</sup>

L'auteur des Rougon-Macquart était peut-être trop un homme de terrain et pas assez visionnaire pour envisager une oeuvre utopique qui aurait pu avoir une portée majeure dans ce genre littéraire. Si *Travail* n'a pas les qualités d'un «novum», il reste que ce roman possède une dimension utopique d'un certain intérêt; il évoque la remise en question du réel et l'avènement d'une cité idéale paternelle. La révolte pacifiste et individuelle du héros missionnaire, Luc, mènera la société des mines de Beauclair à se rallier à ses idéaux. Après avoir subi certaines déceptions, le héros, avec l'aide de Jordan et de l'énergie électrique, édifiera sa cité au moment même où les institutions traditionnelles politico-

---

<sup>38</sup>- Mikhaïl, Bakhtine. *Esthétique et théorie du roman*, Éditions Gallimard, Paris, 1978, p. 49.

religieuses s'effondreront. Luc, le fondateur de la cité, est l'apôtre envoyé par la nouvelle «divinité», celle du pouvoir électrique et de son créateur Jordan.



### CHAPITRE III

#### *LA FONCTION UTOPIQUE DANS LE CADRE DU RÉCIT.*

Il convient maintenant d'examiner la dimension utopique sur le plan du récit, d'une part, dans *Le Roman de la Rose*, et d'autre part, dans *Travail*, par rapport aux trois différentes fonctions; celles de rejet de l'ordre présent, de futur possible et celle concernant la réalisation d'un autre monde, où « se trouve décrite une communauté, organisée selon certains principes politiques, économiques, moraux, restituant la complexité de l'existence sociale ».<sup>39</sup> Tout d'abord, en dépit des nombreuses ambiguïtés que pose la diégèse du roman médiéval, il s'avère cependant que les spécialistes de cette époque sont unanimes quant à l'élément utopique véhiculé dans les récits des divers personnages allégoriques. La possession, celle des êtres, des biens et de l'argent, est une entrave à la liberté. Cette isotopie est une constante dans la trame du roman, elle revient de façon récurrente dans les récits didactiques adressés au jeune Amant par les divers personnages allégoriques, et présente un élément porteur d'utopie.

Dès le début de l'oeuvre de Jean de Meun, nous rencontrons Raison. Elle

---

<sup>39</sup>- Raymond, Trousson. *Voyages aux Pays de Nulle Part*, Éditions de l'université de Bruxelles, Belgique, 1979, p. 28.

met en garde l'Amant contre l'amour courtois. Excessive et exclusive, la *Fin'amors* aliène l'Amant et mène à une confusion intérieure étant donné que «l'aventure passionnelle exige une fuite en avant qui néantise toute autre considération. Aimer, c'est assumer l'irrationnel et l'inordinatio, c'est-à-dire le désordre intérieur».<sup>40</sup> Le retour de mai met l'Amant dans cet état de délire et Raison comprend son égarement. Cependant, il doit renoncer à cet amour charnel qui voue non seulement l'individu à l'esclavage, mais dont la jouissance entraîne le désordre et la bassesse de l'homme:

«car cil qui va delit querant,  
sez tu qu'i se fet? Il se rant  
conme sers et chetis et nices  
au prince de trestouz les vices,  
car c'est de touz maus la racine».<sup>41</sup>

«celui qui recherche la volupté, sais-tu ce qu'il fait? Il se rend,  
comme un serf ignorant et misérable, au prince de tous les vices,  
car la volupté est la racine de tous les maux».<sup>42</sup>

Raison loue la chasteté et l'amour du prochain, et la *caritas* reste la meilleure forme d'amour,

---

<sup>40</sup>- Jean-Charles, Payen. *La Rose et l'Utopie*, Éditions Sociales, Paris, 1976, p. 25.

<sup>41</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 136.

<sup>42</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 87.

«Ceste a toute vertu s'amort,  
mes l'autre met les genz a mort». <sup>43</sup>

«le premier [amour] s'attache à la vertu, l'autre met les gens en péril  
de mort». <sup>44</sup>

Pourtant la nature humaine peut être plus forte que Raison, et si Éros pousse les individus à s'aimer, il faut dans ce cas que s'établisse, entre les deux amants, une relation basée sur la liberté et le consentement mutuel. C'est ainsi que Amant est fait prisonnier car il a essayé de déjouer la confiance de Bel Accueil. Aucun rapport de force ne doit exister dans une relation amoureuse. De plus, les amants devraient, en toute liberté, apprendre à se connaître afin que les deux partenaires puissent vivre une bonne relation conjugale. Selon Nature, les mauvais mariages sont souvent la conséquence d'une mauvaise connaissance du conjoint:

«car cil seus aime sagement  
qui se connoit antierement». <sup>45</sup>

«car celui-là seul aime sagement qui se connaît à fond». <sup>46</sup>

Si Raison, au début du roman, accusait Nature d'aliéner l'être humain par le désir d'amour qu'elle met en lui, cette dernière, dans son monologue, se déculpabilise

---

<sup>43</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 146.

<sup>44</sup>- *Ibid*, p. 93.

<sup>45</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982, p. 33.

<sup>46</sup>- *Ibid*, p. 299.

en annonçant que tout individu est libre de naissance et que durant sa vie il est également maître de sa destinée. Or cette liberté de choisir le ou la partenaire doit se faire d'un commun accord. Nature met le blâme sur la société et les institutions; ce sont elles qui mettent des entraves aux amants et les empêchent de «s'affranchir de toutes les aliénations: blocages psychologiques, pressions sociales, scrupules religieux, qui se conjuguent dans un système de réflexes répressifs dont il faut conjurer les inhibitions pour que la sexualité (masculine ou féminine) se valorise enfin».<sup>47</sup>

À l'instar de l'aliénation que créent l'amour courtois et la société vis-à-vis de l'amour lui-même, la richesse et la pauvreté vouent également l'individu à un état de dépendance. Ces deux extrêmes corrompent l'âme; l'amour et la possession de gains, mènent à l'ambition dévorante, à l'avidité de même que la pauvreté conduit aux péchés par la fraude. La vraie richesse est intérieure, cependant cette richesse morale semble inaccessible aux individus qui vivent dans l'opulence matérielle ou à ceux qui s'adonnent à la mendicité. Ces deux groupes sont, en fait, esclaves de leur condition:

«Ne porquant autresi grant perte  
 receit l'ame en trop grant poverté  
 comme el fet en trop grant richece;  
 l'une et l'autre egaument la blece,  
 car ce sunt .II. extremitez  
 que richece et mendicitez».<sup>48</sup>

---

<sup>47</sup>- Jean-Charles, Payen. *La Rose et l'Utopie*, Éditions Sociales, Paris, 1976, p. 197.

<sup>48</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 92

«dans la grande pauvreté, l'âme reçoit autant d'atteintes que dans l'opulence; l'une et l'autre la blessent également, car ce sont deux extrêmes que richesse et mendicité».<sup>49</sup>

Avertissement donné à l'Amant qui, pour garder son amie, doit se faire estimer pour sa propre valeur et non pour les biens qu'il possède.

L'état d'aliénation se perpétue dans la possession de biens, celle reliée à la propriété. Cette dernière impose une relation de dominant à dominé, que ce soit dans le microcosme du couple dans le mariage ou à une échelle plus grande, celui de l'homme dans la société. En ce qui concerne le mariage, l'homme exerce sa puissance envers sa femme. Il impose son autorité dans la vie conjugale et devient jaloux. Ami met en garde l'Amant contre ce vice qu'est la jalousie; il entraîne la déchéance de la relation conjugale puisque l'homme, en usant de son soi-disant pouvoir sur la personne dominée, se permet de traiter sa femme en esclave au point de la rouer de coups:

«Por ce voit l'en des mariages,  
quant li mariz cuide estre sages  
et chastie sa fame et bat,  
et la fet vivre en tel debat  
qu'il li dit qu'el est nice et fole  
don tant demore a la querole  
et don el hante si sovent  
des jolis vallez le covent,  
que bone amour n'i peut durer».<sup>50</sup>

---

<sup>49</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 194.

<sup>50</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 7.

«c'est ainsi qu'on voit des unions où le mari qui croit être sage, corrige et bat sa femme; il lui reproche de hanter les caroles et la compagnie des garçons; il veut être maître du corps de sa moitié, si bien qu'au milieu de ces querelles continuelles le bon accord ne peut durer».<sup>51</sup>

Quant à la «vraie» propriété, la possession de biens, son apparition a supprimé à jamais la liberté dont les individus jouissaient jadis. La propriété privée devint la source de tous les maux, de tous les vices, et elle a engendré les guerres:

«those happy days faded when the world was attacked by Baraz (Deceit), abetted by Pechiez and Male Adventure and a host of attendant evils which brought poverty and war among mankind».<sup>52</sup>

L'homme s'est emparé des biens de la terre, depuis lors il est devenu propriétaire privé. Afin de protéger son bien et d'accumuler d'autres richesses, l'homme vit dans un état constant d'aliénation, d'autant plus qu'il doit également faire face à la convoitise. Les hommes ont donc eu recours non seulement à la justice mais aussi à la force et depuis ce temps,

«Bien furent leur douleurs creües  
au chetis de mavés eür,  
c'onq puis ne furent asseür».<sup>53</sup>

---

<sup>51</sup>- *Ibid*, p. 150.

<sup>52</sup>- F.W.A. George. « Jean de Meung and the Myth of the Golden Age», *The Classical Tradition in French Literature*, Buckingham Street, London, 1977, p. 35.

<sup>53</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, p. 43.

«ils furent dès lors bien plus à plaindre, ces hommes de malheur, car ils n'eurent plus aucune sécurité».<sup>54</sup>

L'homme vit donc dans un état de servitude, aussi bien dans l'amour que comme membre de la société. L'exemplum du mythe de l'Age d'Or, souvent repris par les divers personnages allégoriques, fait référence à une époque où la liberté régnait parmi les individus, car ces derniers vivant à la façon du bon sauvage, n'avaient aucun vice. La possession, dans le sens large du terme, alors inconnue, la nature subvenait aux besoins primaires des hommes. Elle leur garantissait nourriture, et abris:

«Jadis, au tens des prumiers peres  
et de noz prumereines meres,  
si con la letre le tesmoigne,  
par cui nous savons la besoigne,  
furent amors leaus et fines,  
sanz covoitise et sanz rapines,  
et li siecles mout precieus.  
N'ierent pas si delicieus  
ne de robes ne de viandes;  
il cuilloient es bois les glandes  
por pains, por chars et por poissons, [...]  
Covertes erent de genestes,  
de foilliees et de rameaus  
leur bordetes et leur hameaus,  
et fesoient en terre fosses».<sup>55</sup>

«Jadis, au temps de nos premiers pères et de nos premières mères,  
comme en témoignent les écrits des anciens, on s'aimait de fin et de

---

<sup>54</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 168.

<sup>55</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 4.

loyal amour, et non par convoitise et désir de rapine, et la bonté régnait dans le monde. Les hommes n'étaient pas délicats en faits de robes et de viande: ils cueillaient dans les bois glands en guise de chair et de poisson [...] et ils creusaient des fosses en terre pour s'y loger».<sup>56</sup>

Temps relaté avec nostalgie pour Ami et la Vieille dont les mariages furent des échecs. L'Age d'Or représente une liberté sexuelle à jamais révolue pour les hommes et les femmes:

«D'autre part el sunt franchises nees;  
loi les a condicionees,  
qui les oste de leur franchises  
ou Nature les avoit mises».<sup>57</sup>

«les femmes sont nées libres, mais la loi les a soumises à certaines conditions qui leur ôtent leur liberté naturelle».<sup>58</sup>

L'amour du prochain gouvernait aussi les êtres pendant cette période du règne de Saturne. Justice n'avait pas de raison d'être, bien qu'elle existât, car l'amour est la plus grande source d'équité là où les hommes vivent sans vices et dans l'amitié:

«Donc di ge que mieuz vaut Amor  
simplement que ne fet Joutice,  
tout aille ele contre Malice,  
qui fu mere des seigneureries,  
dom les franchises sunt peries;  
car se ne fust maus et pechiez,  
dom li mondes est entechiez,  
l'en n'eüst onques roi veü  
ne juige en terre conneü»<sup>59</sup>

---

<sup>56</sup>- *Ibid*, p. 149.

<sup>57</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champions, Paris, 1985, p. 171.

<sup>58</sup>- *Ibid*, p. 237.

<sup>59</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 170.



«je dis qu'Amour seul vaut mieux que Justice, bien qu'elle poursuive et frappe Malice, qui fut mère des seigneureries, de quoi ont péri les libertés, car si le Mal et le Pêché n'avaient souillé le monde, jamais on n'aurait vu de rois ni de juges sur la terre».<sup>60</sup>

La castration de Saturne par Jupiter mit fin à cette période d'innocence. De l'Age d'Or, en passant par ceux d'Argent et d'Airain, l'homme vit maintenant à l'Age de Fer. Il a perdu sa liberté naturelle, et se meut dans un monde de vices et de perpétuelles aliénations.

Si cet enseignement sur les méfaits de la possession ne se limite pas à traiter de la dépendance que crée l'amour, il n'en demeure pas moins qu'il contribue à l'éducation du jeune Amant. Il lui propose une ligne de conduite à suivre, et rappelle à ce jeune amoureux que l'homme fut autrefois bon. *L'exemplum* du mythe de l'Age d'Or dans *Le Roman de la Rose*, poursuit une tradition littéraire, et selon Paul B. Milan, il n'est pas porteur d'un idéal quelconque;

«The passages which contain description of the Golden Age represent rhetorical figures in the character's argumentation. They are not a program of radical social reform and cannot with any degree of certainty be equated with the personal views of Jean de Meun».<sup>61</sup>

Or s'il est vrai que le mythe de l'Age d'Or n'est pas en lui-même un programme de réformes, il sert toutefois à véhiculer l'isotopie de la possession, et montre le

---

<sup>60</sup>- *Ibid*, p. 107.

<sup>61</sup>- Paul B. Milan. «The Golden Age and the political theory of Jean de Meun: A Myth in Rose Scholarship», *Symposium*, published by Syracuse University Press, 1969, p. 148.

déclin d'une société qui s'empare de plus en plus des biens appartenant à tout le monde:

«in the later Middle Ages it became a commonplace amongst canonists and scholastics that in the first state, there had been no such thing as private property because all things had belonged to all people».<sup>62</sup>

Le mythe de l'Age d'Or permet donc de dénoncer les vices, ceux de la propriété privée, qui entravent la liberté de l'homme. Mais aussi, il sert à établir un parallèle avec la société du XIIIe siècle, et permet de proposer certaines réformes qui donneraient de meilleures conditions de vie à l'homme contemporain de cette époque. Aux niveaux politique et socio-économique, les différents personnages allégoriques proposent certains changements. Bien que ces changements ne soient pas des « réformes sociales radicales », elles sont cependant porteuses d'idéal à savoir qu'elles engendreraient une condition sociale moyenne pour tous et chacun. Au niveau politique, Nature fait allusion à la noblesse de coeur et non de rang. Elle condamne les possessions nobiliaires, qui ne sont rien d'autre que des héritages de biens et non de vertu. De plus, elle déplore l'hypocrite qui se sert d'autrui pour arriver à ses fins. La noblesse fut souvent un effet de hasard et de fortune, et rares sont les chevaliers qui passent leur temps à une activité productrice. Contrairement aux clercs, les chevaliers ne sont pas raisonnables car ils font fi de toute connaissance, et c'est ainsi que malgré leur culture, les clercs

---

<sup>62</sup>- Norman, Cohn. *The Pursuit of the Millennium*, Oxford University Press, New York, 1961, p. 195.

ne sont plus honorés comme autrefois:

«Jadis li vaillant gentill home,  
 si con la lestre les renome,  
 anpereür, duc, conte, rai,  
 don ja ci plus ne conterai,  
 les philosophes honorerent.  
 Aus poetes neïs donerent  
 viles, jardins, leus honorables [...]  
 Or est li tans a ce venuz  
 que li bon, qui toute leur vie  
 travaillent an philosophie [...]  
 et seuffrent les granz povretez [...]  
 ne sunt amé ne chier tenu».<sup>63</sup>

«Jadis les vaillants gentilshommes, dont l'histoire nous a transmis la renommée, empereurs, ducs, comtes et rois, honorèrent les philosophes; ils donnèrent même aux poètes des villes, jardins [...] Or le temps est venu où les bons qui passent leur vie à étudier la philosophie [...] souffrent la plus grande pauvreté [et] ne sont aimés ni estimés».<sup>64</sup>

Il est indéniable que Nature prend le parti de Jean de Meun dans son récit. L'auteur implicitement intervient dans le discours du personnage allégorique, et donne son point de vue sur la condition du clerc. De même, Nature propose un gouvernement où le clerc et le chevalier s'associeraient, réforme politique dont l'auteur ne semble pas être complètement absent non plus: «Jean de Meun a rêvé d'un monde où le prince rechercherait le poète non pour commanditer ses éloges,

---

<sup>63</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982, p. 61.

<sup>64</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 315.

mais pour l'associer à son gouvernement».<sup>65</sup> Condamnation aussi de l'oisiveté des princes. Le XIIIe siècle, période de mutation sociale dont les clercs sont conscients, ne touche pas les seigneurs puissants qui «réfugiés dans leurs châteaux de pierre [...] raffinent sur les plaisirs pacifiques: chasses, jeux, cérémonies».<sup>66</sup> L'oisiveté est un malheur pour la société, de plus, les oisifs que sont les seigneurs, accumulent les richesses alors que celles-ci devraient circuler afin de pourvoir aux besoins de tout le monde:

« Aus richeces font grant ledure  
quant il lor tolent leur nature.  
Leur nature est qu'el doivent corre  
por genz aidier et por secorre  
sanz estre a usure prestees»<sup>67</sup>

«On fait grand tort aux richesses en leur ôtant leur véritable nature.  
Leur nature est qu'elles doivent circuler pour aider et secourir les  
gens, sans être prêtée à usure».<sup>68</sup>

Si l'oisiveté ainsi que l'abondance sont condamnables, la mendicité ne devrait pas être tolérée non plus. Seuls les plus déshérités, les gens invalides, les malades, les vieux et ceux qui ne peuvent pas trouver d'emploi devraient être autorisés à

---

<sup>65</sup>- Jean-Charles, Payen. *La Rose et l'Utopie*, Éditions Sociales, Paris, 1976, p. 185.

<sup>66</sup>- Jean, Batany. *Approches du « Roman de la Rose »*, Éditions Bordas, Paris, 1973, p. 82.

<sup>67</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 159.

<sup>68</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 100.

mendier. Réforme sociale, récusant les ordres mendiants, qui envahissent les villes et dont les moines vivent en parasites:

«li mendiant poissanz de cors  
qui se vont par tout enbatant,  
par douces paroles flatant,  
et le plus let dehors demontrent  
a trestouz ceus qui les encontrent,  
et le plus bel dedanz reponent  
por decevoir ceus qui leur donent;  
et vont disant que povre sont,  
et les grasses pitances ont  
et les granz deniers en tresor».<sup>69</sup>

«mendiants valides qui vont s'introduisant partout, et cherchant à apitoyer les gens par de douces paroles: ils se montrent sous des dehors sordides, dissimulant leur aisance pour décevoir ceux qui leur donnent; ils disent qu'ils sont pauvres, et ils ont les grasses pitances et les grosses sommes en trésor».<sup>70</sup>

Parallèlement à la condamnation de l'oisiveté et de la mendicité, le travail, par contre, est valorisé. Tout homme, quelle que soit sa condition, devrait s'adonner à un travail et subvenir à ses besoins:

«Puissanz hon doit, bien le recors,  
au propres mains, au propre cors,  
en laborant querre son vivre  
s'il n'a don il se puisse vivre,  
conbien qu'il soit religieux  
ne de servir Dieu curieus».<sup>71</sup>

---

<sup>69</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 247.

<sup>70</sup>- *Ibid*, p. 144.

<sup>71</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 94.

«l'homme qui est robuste doit gagner sa vie en travaillant de ses mains, s'il n'a de quoi vivre, bien qu'il soit religieux, ou désireux de servir Dieu».<sup>72</sup>

Le travail serait l'antidote à tous les maux. Grâce à lui, l'homme pourrait s'assurer une condition de vie sociale moyenne, il l'affranchirait de ses vices et, permettrait également à l'individu de recouvrer une certaine liberté. Le travail apporterait satisfaction et suffisance:

«Li maiens a non soffisance,  
la gist des vertuz l'abundance».<sup>73</sup>

«le juste milieu a nom suffisance: là git l'abondance des vertus».<sup>74</sup>

La suffisance conduit indiscutablement à la «franchise», (l'affranchissement), solution assez inusitée dans ce roman qui traite de l'amour. Mais s'affranchir dans la société n'est-ce pas se libérer aussi des tabous sexuels? Dès lors, l'homme vertueux jouit des jeux de l'amour, dans une relation basée sur l'égalité des sexes, et peut, en toute quiétude, cueillir la Rose. De plus, l'homme se consacre à la pérennité de l'espèce si bien qu'il pourvoit à l'ordre et à l'harmonie dans le macrocosme de l'univers en honorant Dieu, la somme de tout ce qui existe:

« Pansez de mener bone vie,  
aut chascuns anbracier s'amie,

---

<sup>72</sup>- *Ibid*, p. 195.

<sup>73</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 92.

<sup>74</sup>- *Ibid*, p. 194.

et son ami chascune anbrace  
 et bese et festoie et solace.  
 Se leaumant vos antr'amez,  
 ja n'an devroiz estre blamez.  
 Et quant assez avrez joué  
 si con je vos ai ci loué,  
 pansez de vos bien confessier,  
 por bien fere et por mal lessier,  
 et reclamez le dieu celestre  
 que Nature reclaime a mestre».<sup>75</sup>

«Tachez à mener bonne vie: que chacun embrasse sa chacune, et chacun baise et festoie son amie. Si vous entr'aimez loyalement, nul ne vous en blâmera, et quand vous aurez assez joué, comme je vous en ai donné le conseil, pensez à vous confesser pour faire le bien et éviter le mal, et invoquez le Dieu céleste, le maître de Nature».<sup>76</sup>

L'isotopie de la possession est primordiale dans *Le Roman de la Rose*. Elle est le fondement même de la dépravation de l'homme et de son aliénation. La liberté, cet idéal de l'homme, est inexistante pour l'individu qui s'adonne à l'amour courtois, élitiste et codé, pour celui qui accumule les richesses ou qui se comporte en despote parce qu'il est propriétaire. Le mythe de l'Age d'Or évoque une époque idyllique et, pour recouvrer une certaine «franchise» disparue, il faudrait que la société redevienne plus équitable aux niveaux politique et socio-économique. L'individu doit vivre dans la suffisance pour se libérer de ses tabous, et il est le seul qui puisse transformer sa condition. En outre, les divers préceptes

---

<sup>75</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982, p. 97.

<sup>76</sup>- *Ibid*, p. 334.

inculqués à l'Amant par les personnages allégoriques, montrent que la connaissance est également un moyen essentiel pour celui qui tient à s'affranchir dans la société.

Les deux fonctions utopiques à savoir le rejet d'un certain ordre présent et la recherche d'un possible réel sont bien présentes chez Jean de Meun. Quant à la troisième fonction, celle concernant la réalisation, la création d'un nouveau locus, elle est absente du roman. Le modèle utopique ne fonctionne donc pas intégralement chez le poète, ceci à une époque où la mentalité utopique n'appartient pas à un courant de pensée. En effet, le Moyen Age ne spéculait pas sur un futur à faire advenir, et l'espace utopique se trouve dans ce monde-ci: «l'utopie véritable est résolument terrestre, elle ne peut apparaître que là où la divinité s'abstient d'intervenir dans l'ordre humain».<sup>77</sup> Si le XIIIe siècle est un siècle plus dogmatique que les précédents, il reste que la culture populaire qui va à l'encontre de l'ordre moral, est toujours très vivace pendant cette période. Cette culture témoigne de l'ambivalence de cette époque où on aménage des espaces de renversement de valeurs:

«Les hommes du Moyen Age participaient à titre égal à deux vies: la vie officielle et celle du carnaval, à deux aspects du monde: l'un pieux et sérieux et l'autre comique. Ces deux aspects coexistaient dans leur conscience [...] Les bourgeons d'une nouvelle conception du monde y perçaient partout mais, enfermés dans les formes spécifiques de la culture comique [...] ils étaient incapables de croître

---

<sup>77</sup>- Raymond, Trousson. *Voyages aux Pays de Nulle Part*, Éditions de l'Université de Bruxelles, Belgique, 1979, p. 46.



et de s'épanouir. Pour y parvenir, ils devaient obligatoirement pénétrer dans la grande littérature».<sup>78</sup>

Le Moyen Age présente donc deux niveaux de vérité, celui de Dieu qui promeut l'harmonie et celui de l'homme terrestre qui évoque la confusion. Si le XIIIe siècle tend à promouvoir l'ordre en privilégiant le travail de l'esprit, cette époque toutefois n'évacue pas la chair. Bien au contraire, les rites de dérision, que l'on retrouve lors des fêtes, des banquets et des cérémonies religieuses parodiques font allusion à une contre-culture axée sur les plaisirs grossiers et le rire, et cette contre-culture est le symbole d'un avenir radieux:

«Les formes de la fête populaire ont les yeux tournés vers l'avenir et présentent sa victoire sur le passé, l'«age d'or»: la victoire de la profusion universelle des biens matériels, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité».<sup>79</sup>

Les fêtes populaires incarnent en elles-mêmes un nouveau locus, elles construisent à partir de la réalité sociale inversée, un « autre monde », libéré de tous ses tabous, un monde utopique:

«l'utopie est représentée sans aucune rampe, joué dans la vie même, quoique à la vérité strictement limitée dans le temps (durée du repas de noces), il n'y a aucune rampe, aucune séparation entre participants (interprètes) et spectateurs, tous sont participants. Tant qu'est aboli l'ordre habituel du monde, le nouveau régime utopique qui le remplace est souverain et s'étend à tous».<sup>80</sup>

---

<sup>78</sup>- Mikhaïl, Bakhtine. *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Éditions Gallimard, Paris, 1970, p. 103.

<sup>79</sup>- *Ibid*, p. 256.

<sup>80</sup>- *Ibid*, p. 264.

Si parler d'utopie dans le cadre d'une oeuvre littéraire revient à réaliser, à décrire une nouvelle communauté sociale, il reste que la mentalité du Moyen Age était étrangère à un idéal basé sur un futur à faire advenir, ceci à une époque où le réel et l'idéal utopique se rejoignent, celui-ci servant, temporairement lors des événements carnavalesques. Le comique et le grotesque que nous retrouvons chez Jean de Meun correspondent donc à cette mentalité de fête du Moyen Age dont beaucoup d'oeuvres littéraires sont imprégnées. Cette désinvolture contraste énormément avec «la littérature sérieuse, quotidienne, officielle et solennelle des siècles suivants, du XIXe siècle notamment».<sup>81</sup>

Zola se conforme à cette mentalité sérieuse du XIXe siècle. En dépit d'une tradition chrétienne en perte de vitesse, l'auteur de *Travail* ne ménage pas le lexique messianique faisant de Luc, le héros utopique, «l'apôtre» qui, après avoir «monté son calvaire», continuera sa «mission» afin d'honorer son nouveau culte. Il y a dans le roman «une laïcisation du vocabulaire religieux pour le ré-employer ensuite comme fondement [d'une] religion sécularisée».<sup>82</sup> Ce vocabulaire religieux utilisé à des fins didactiques montre le sérieux de l'entreprise du héros qui fondera sa cité sur les bienfaits de la science et du travail réorganisé. Dès son arrivée à Beauclair, Luc sent qu'il a une mission à remplir et découvre l'endroit

---

<sup>81</sup>- *Ibid*, p. 275.

<sup>82</sup>- Dorothy-Elizabeth, Spiers. *Edition Critique de «Travail» d'Émile Zola*, Thèse de l'Université de Toronto, Vol.II, 1977, p. 394.

idyllique sur lequel il édifiera sa Cité. L'évocation du parc se nourrit du thème de l'Age d'Or de l'antiquité, période pendant laquelle les hommes, vivant en harmonie avec la nature, n'avaient aucun vice:

«Luc passa la matinée à se promener dans le parc de la Crêcherie, un parc d'une quarantaine d'hectares au plus, mais dont la situation exceptionnelle, les sources ruisselantes, les verdure admirables, faisaient un coin de paradis célèbre dans toute la contée».<sup>83</sup>

Si la mentalité médiévale était étrangère à la création d'une société idéale en littérature, par contre, celle du XIXe siècle favorise les récits arborant un nouveau locus, contrastant fortement avec celui de la réalité. Dans *Travail*, «l'espace va se modifier avec l'évolution d'une société dont Zola nous présente la marche vers le progrès, la justice, le bonheur».<sup>84</sup> La description de Beauclair et la modification progressive de ce même espace mène à la réalisation d'une société autre. Dès le début du roman, le personnage utopique, lors de ses promenades, éclaire le lecteur sur la situation économique, politique et morale de Beauclair après deux mois de grève minière. La structure économique de la ville, fondée sur le salariat et le capital, scinde Beauclair en deux espaces: celui des bien nantis occupé par les propriétaires de l'Abîme, les commerçants et les représentants du gouvernement, et celui des travailleurs miniers. Ces deux espaces mettent en

---

<sup>83</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 121.

<sup>84</sup>- Evelynne, Cosset. *Les Quatre Évangiles d'Émile Zola*, Librairie Droz S.A., Genève, 1990, p. 14.

opposition deux groupes sociaux l'un vivant dans le luxe et l'oisiveté, l'autre, au service du premier, végétant dans la misère et la saleté. La différence d'habitable surprend le héros utopique. Alors que les propriétaires de l'Abîme jouissent d'un espace immense entre le château et le parc, la famille du collectiviste Bonnaire occupe un appartement exigu:

«Le logement, en dehors de cette salle commune où l'on faisait la cuisine, où l'on mangeait, ne se composait que de deux autres pièces, la chambre du père Lunot et celle du ménage».<sup>85</sup>

Parrallèlement à ces deux espaces décrits par le narrateur, ce dernier souligne également les activités de ces deux classes sociales. L'une s'adonnant à des activités peu productives, jouit des plaisirs de la chasse et de la table: «lorsqu'on versa le champagne, on fit l'éloge de la paresse».<sup>86</sup>, pendant que les ouvriers abrutis par le travail astreignant, continuent leur déchéance au débit de boisson de Caffiaux:

«il avait remarqué que son établissement, après chaque grève, s'était élargi. Rien n'altérait comme les querelles, l'ouvrier exaspéré se jetait dans l'alcool, l'oisiveté rageuse habitait les travailleurs au cabaret».<sup>87</sup>

L'alcool, fléau social de la fin du XIXe siècle, devient un refuge pour les prolétaires dont les revendications se heurtent à la classe sociale dominante. Ces deux

---

<sup>85</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 63.

<sup>86</sup>- *Ibid*, p. 109.

<sup>87</sup>- *Ibid*, p. 30.

espaces antithétiques mettent en opposition deux classes sociales qui se haïssent et, la rue, lieu de passage des ouvriers et des ménagères, «a pour fonction de mettre à jour les symptômes de l'état morbide dont souffre la société».<sup>88</sup> Ainsi Luc, se promenant dans Beauclair, flaire la tension sociale et l'état de malaise qui règne chez les ouvriers:

«La détresse, la faim avaient passé sur toutes, [les fabriques] et la population hâve et maigre dont elles inondaient le pavé boueux, gardait des yeux de rancune, des bouches de muette révolte, dans l'apparente résignation du troupeau qui se pressait et piétinait. La rue en était noire, sous les rares becs de gaz, dont les flammes jaunes vacillaient au vent».<sup>89</sup>

Si la rue est le témoin du malaise social de l'ouvrier, elle dévoile également les mauvaises conditions qui leur sont imposées. En effet, l'Abîme n'offre pas un espace de travail réjouissant, «c'était une vaste et haute salle, aussi mal tenue, aussi délabrée et noire».<sup>90</sup> Travaillant dans des conditions déplorables, les ouvriers aliénés ne sont rien d'autre que de la «chair à travail»<sup>91</sup> se tuant à la besogne depuis l'enfance:

«blême, desséché, la face maigre et cuite, Fauchard avait gardé des jambes et des bras d'Hercule. Déformé physiquement par la terrible besogne, toujours pareille, qu'il faisait depuis quatorze ans déjà, il

---

<sup>88</sup>- Evelyne, Cosset. *Les Quatre Évangiles d'émile Zola*, Librairie Droz S.A., Genève, 1990, p. 16.

<sup>89</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 21.

<sup>90</sup>- *Ibid*, p. 53.

<sup>91</sup>- *Ibid*, p. 315.

avait plus souffert encore dans son intelligence de ce rôle de machine, aux gestes éternellement semblables».<sup>92</sup>

L'investigation spatiale de Beauclair faite par le héros utopique, dévoile l'état d'une société moribonde. Le laïcisme grandissant du XIXe siècle ainsi que les changements politiques portant sur une appartenance à une nation et non plus à un roi, toutes ces réformes politico-religieuses n'ont pas amélioré les conditions des ouvriers en cette fin de siècle. Ainsi toute une époque, est évoquée par le héros de *Travail* à travers le gouvernement séculier et la religion. En ce qui concerne, les représentants oisifs de la sphère gouvernementale, Luc prévoit leur chute imminente dans un avenir proche, et cela dès que la cité nouvelle s'établira:

«C'était la vieille machine gouvernementale qui continuait à marcher d'elle-même, par la force acquise, avec des grincements et des heurts, et qui se détraquerait, qui tomberait en poudre, dès que naîtrait la société nouvelle».<sup>93</sup>

Quant à la religion catholique qui garde le peuple dans l'ignorance afin de mieux le posséder, son temps est à elle aussi révolu. L'ère positiviste de la fin du XIXe siècle, imprégnée d'une pensée laïque, se nourrit de la science qui évoque un nouveau millénarisme. Cette nouvelle religion, garantira de meilleures conditions de travail car elle gouvernera la cité future comme le mentionne le héros:

«-Voyez-vous, monsieur l'abbé, ce n'est pas nous qui détruisons le catholicisme, il se détruit lui-même, il meurt lentement de sa belle mort, comme meurent nécessairement les religions, après avoir

---

<sup>92</sup>- *Ibid*, p. 54.

<sup>93</sup>- *Ibid*, p. 103.

accompli leur tâche historique, à l'heure marquée par l'évolution humaine. La science abolit un à un tous les dogmes, la religion de l'humanité est née et va conquérir le monde».<sup>94</sup>

C'est alors que le héros, après avoir observé l'organisation sociale malade, va lutter afin d'organiser sa cité fondée sur «le capital, le travail et le talent».<sup>95</sup> Le nouvel espace de travail de la Crêcherie contrairement à celui de l'Abîme est clair et immaculé. De plus, grâce à l'énergie électrique, oeuvre de l'inventeur Jordan, les machines infernales et «la besogne meutrière» sont remplacées par une variété de machines moins bruyantes facilitant le travail de tous et le rendant agréable:

«et Luc continua sa visite [...], il trouva la même propreté saine, la même gaîté chantante, le même travail aisé et amusant, grâce à la diversité des tâches et à l'aide souveraine des machines. L'ouvrier qui n'était plus la bête de somme écrasée, méprisée, redevenait une conscience, une intelligence, désormais libre et glorieux».<sup>96</sup>

La restructuration du travail à la Crêcherie, attire les ouvriers dans la cité nouvelle qui finissent «par constituer une seule et même famille».<sup>97</sup> L'essor économique, le partage des bénéfices, contribuent à un changement de mentalité. L'unité et l'égalité suppriment la convoitise de même que «la volonté d'abattre toutes les

---

<sup>94</sup>- *Ibid*, p. 281.

<sup>95</sup>- *Ibid*, p. 180.

<sup>96</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 498.

<sup>97</sup>- *Ibid*, p. 359.

clôtures se traduit sur le plan économique par la mise en commun des terres».<sup>98</sup>

Le parcellement des terres, laisse la place à un vaste domaine productif procurant de la nourriture aux ouvriers tandis que les paysans obtiennent de ces derniers le fer indispensable à la fabrication de machines agricoles pour une bonne mise en culture:

«Ce qui faisait leur force, c'était justement de ne plus être isolés, d'avoir noué le lien solidaire, désormais indestructible, entre le village et l'usine; et c'était la réconciliation rêvée, longtemps impossible, du paysan et de l'ouvrier, le paysan qui donne le blé nourrisseur de l'homme, l'ouvrier qui donne le fer pour que la terre soit ensemencée et que le blé pousse».<sup>99</sup>

Les meilleures conditions de travail, la mise en commun des terres réconcilient deux mondes de travailleurs qui se complètent pour la bonne marche de la société. Il en va de même pour le petit commerce dont la conversion en magasin de dépôt permet à la population d'acheter tous les produits meilleur marché. L'espace utopique offre également des logements décents aux ouvriers. L'habitation modeste et standardisée, bénéficie du courant électrique car, «l'uniformisation de l'habitat fait entrer dans la pratique quotidienne le principe de l'égalité».<sup>100</sup> Cette uniformisation à l'extrême n'a pas seulement un rôle

---

<sup>98</sup>- Évelyne, Cosset. *Les Quatre Évangiles d'Émile Zola*, Librairie Droz S.A., Genève, 1990, p. 42.

<sup>99</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 355.

<sup>100</sup>- Évelyne, Cosset. *Les Quatre Évangiles d'Émile Zola*, Librairie Droz S.A., Genève, 1990, p. 40.



égalitaire, c'est aussi un moyen d'assainir la cité en contrant l'envie et la convoitise parmi les citoyens. Elle déjoue même la jalousie des hommes dont les femmes, sans exception, sont magnifiquement parées les jours de fêtes: «les femmes étaient vêtues des mêmes robes de fête, des mêmes soies claires et charmantes, et dans les chevelures de toutes luisaient les mêmes pierres précieuses».<sup>101</sup> Dans cette société où tout est normalisé, les bâtiments publics tiennent une place de choix dans la vie sociale de la collectivité. Au service de tous, ils remplacent les vieilles institutions politico-religieuses: «au centre des terrains, Luc avait fait élever la Maison Commune, une vaste construction où se trouvaient les Écoles, une Bibliothèque, une Salle de réunion et de fêtes, des jeux, des bains».<sup>102</sup> Pour le héros utopique, l'éducation joue un rôle primordial pour l'avenir et la pérennité de la société nouvelle. Le fondateur de la cité croit à l'instruction qui tient compte des passions des jeunes, sans distinction de sexe. Ces passions ne doivent pas être refoulées, bien au contraire, elles doivent se développer afin d'être utilisées à bon escient pour la société:

«Mutiler l'homme d'une passion, c'est comme si on lui coupait un membre; il n'est plus entier, on en fait un infirme, on lui enlève de son sang, de sa puissance [...] Dans les Écoles, dans les Ateliers d'apprentissage, et même dès les premiers pas, dès les jeux puérils des Crèches, on utilisait donc les passions naissantes des enfants, au lieu de les réprimer».<sup>103</sup>

---

<sup>101</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 550.

<sup>102</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 194.

<sup>103</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 494.

Si la cité, grâce aux instructeurs laïcs, prépare les individus des deux sexes à un meilleur avenir, elle obtient également, au point de vue de la moralité, des résultats satisfaisants. En effet, l'éducation commune permet aux enfants des deux sexes, de mieux se connaître et de se respecter:

« Ces garçons et ces filles, que l'on consentait bien autrefois à laisser voisiner jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, mais qu'on isolait ensuite, entre lesquels on bâtissait un mur infranchissable, grandissaient alors dans l'ignorance les uns des autres, étaient devenus des étrangers, des ennemis, le soir des noces, où, brutalement, on jetait la femme aux bras de l'homme [...] L'expérience était faite, on ne constatait pas un cas de l'excitation sensuelle tant redoutée, le niveau moral au contraire se relevait».<sup>104</sup>

Le travail valorisé et choisi librement selon les talents des enfants, un nouvel ordre moral s'établit chez chaque individu, réglant la vie de la cité qui se dispense de toute autorité. Dès lors, les garçons et les filles se choisissent en toute liberté, et les nouveaux couples coulent des heures heureuses dans la société où le bonheur abolit le temps à tout jamais. Finalement, cet amour vertueux, basé sur le respect du conjoint, mène à la pérennité de l'espèce et de la société idéale, car il engendre la fécondité:

«l'amour qui avait uni les couples, l'amour vainqueur et fécond fit naître et grandir dans chaque ménage une floraison d'enfants, dont la poussée nouvelle apportait l'avenir».<sup>105</sup>

Dans *Travail*, l'espace utopique est un nouvel espace fécond fondé sur une

---

<sup>104</sup>- *Ibid*, p. 487.

<sup>105</sup>- *Ibid*, p. 477.

restructuration, une valorisation et l'amour du travail, où l'individu pourvoit à la bonne marche de la cité. Cet espace propice à l'éducation et à un nouvel ordre moral, ouvre tout un horizon de bonheur au peuple de Beauclair mais aussi aux contrées environnantes:

«Les petites villes des environs, Saint-Cron, Formeries, Magnolles, avaient dû suivre l'exemple de Beauclair, s'étaient peu à peu groupées, associées, puis avaient fini par être un simple prolongement de la ville initiatrice». <sup>106</sup>

Dans *Travail*, comme nous venons de le voir, le modèle utopique fonctionne dans le cadre du récit. Contrairement au *Roman de la Rose*, qui ne présente que deux fonctions, à savoir l'observation conduisant à un rejet de l'ordre présent, et l'évocation d'un futur possible, *Travail*, en plus de ces deux fonctions, propose la création d'un nouvel espace utopique dans la réalisation d'une cité anarchiste. Bien que celle-ci présente certaines lacunes du fait qu'aucun gouvernement, aucune autorité ne gèrent la nouvelle cité, elle est laissée à la vertu de ses habitants, il reste néanmoins, que les trois fonctions de l'utopie sont bien présentes dans le roman.

Si d'un point de vue pragmatique, ces textes littéraires diffèrent dans leur modèle utopique, il n'en demeure pas moins que de nombreux éléments convergent. En particulier l'isotopie de la possession, celle des biens et des êtres, quelle que soit la propriété, reste un thème primordial dans les deux récits. Mais surtout, il

---

<sup>106</sup>- *Ibid*, p. 583.

convient de souligner l'importance donnée à l'amour par ces deux visions utopiques et, cet amour, au sens large du terme, est un devoir de l'individu qui veut promouvoir l'ordre dans la société.

## CHAPITRE IV

### *LA FONCTION DE LA FÉCONDITÉ.*

Pour les deux auteurs, l'acte sexuel en tant que simple plaisir, besoin naturel, est condamnable, contrairement à la *caritas* qui reste la meilleure forme d'amour. Cet amour engendre l'utopie de l'égalité dans le mariage, de même qu'il pourvoit à la parité des citoyens dans la société. Mais il convient de signaler que cet amour est avant tout un amour fécond qui contribue à la pérennité de l'espèce et génère l'harmonie sur terre ainsi que dans le macrocosme de l'univers: «mais ils n'aiment pas! S'ils aimaient, tout serait fécondé, tout pousserait et triompherait sous le soleil».<sup>107</sup> Dans *Le Roman de la Rose*, l'amour fécond s'oppose à l'amour narcissique du jardin de Déduit dans la partie de Guillaume de Lorris. Les préceptes sur l'amour enseignés à l'Amant montrent que la *cupiditas*, reliée à l'exemplum du mythe de Narcisse, est un plaisir égoïste et improductif, et l'Amant doit, comme le mentionne Raison, désirer le fruit de son amour,

«qui veust d'amors joïr sanz faille,  
fruit i doit querre et cil et cele».<sup>108</sup>

---

<sup>107</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 272.

<sup>108</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 139.

«quiconque [...] veut jouir de l'amour, doit y désirer le fruit».<sup>109</sup>

Cette notion de l'amour fécond est donc intimement liée à la femme. Dans les deux textes, la représentation de la femme est toujours en fonction avec le rôle de l'homme et celle de la maternité. Elle est celle qui peut procréer, perpétuer les générations et de ce fait même assurer la marche historique vers l'évolution du genre humain :

«A chaque génération, le genre humain ne se contente pas de se renouveler; à chaque fois, il gravit un nouveau degré de son évolution historique [...] De la sorte, le thème du corps procréateur s'unit au thème et à la sensation vivante de l'immortalité historique du peuple».<sup>110</sup>

Dans *Le Roman de la Rose*, l'interprétation de l'image de la femme reste ambiguë à cause de la diffraction des voix. Certains personnages allégoriques, comme Ami et la Vieille, véhiculent des stéréotypes antiféministes appartenant à une tradition littéraire. C'est ainsi que Ami, évoquant un poète latin, met en garde l'Amant contre la femme et son côté naturel nuisible :

«qu'en fame n'a point de sciance.  
Vers quan qu'el het et quan qu'el aime,  
Valerius neïs la clame  
hardie et artificieuse  
et trop a nuire estudeuse».<sup>111</sup>

---

<sup>109</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 89.

<sup>110</sup>- Mikhaïl, Bakhtine. *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Éditions Gallimard, Paris, 1970, p. 322.

<sup>111</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 36.

«la femme n'a pas la science du bien et du mal; Valérius la proclame hardie et artificieuse et très portée à nuire». <sup>112</sup>

Il est difficile de prendre au premier degré cet antiféminisme, d'autant plus que l'auteur se réfugie derrière les voix représentatives d'une certaine tradition. Jean de Meun intervient d'ailleurs afin de s'excuser auprès des femmes, mais même cette intervention n'éclaire pas totalement le lecteur quant à la position de l'auteur au sujet des femmes:

«Si vos pri toutes, vaillanz fames,  
soiez damoiseles ou dames,  
amoureuses ou sanz amis,  
que se moz i trouvez ja mis  
qui samblent mordant et chenins  
ancontre les meurs femenins,  
que ne m'an voilliez pas blamer [...]  
ne ja de riens n'an mentirai,  
se li preudome n'en mentirent  
qui les anciens livres firent [...]  
je n'i faz riens fors reciter,  
se par mon geu, qui po vos coute,  
quelque parole n'i ajoute,  
si con font antr'eus li poete» <sup>113</sup>

«Je vous prie toutes, vaillantes femmes, dames ou demoiselles, amantes ou non, que, si vous trouvez dans mes discours des paroles qui semblent mordantes et cyniques contre les moeurs féminines, vous ne m'en veuillez pas blâmer [...] Je ne mentirai pas si les prud'hommes qui firent les anciens livres ne mentirent [...] j'y ajoute quelque trait de mon invention comme font entre eux les poètes» <sup>114</sup>

---

<sup>112</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, 1949, p. 164.

<sup>113</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 211-212.

<sup>114</sup>- *Ibid*, p. 260.

Génus, le prêtre et le représentant de l'autorité, a également une vision négative de la femme. Pourtant, en dépit des nombreux stéréotypes, peu flatteurs, attribués à la femme, Génus déclare lors de son sermon que celle-ci doit être respectée et vénérée car elle seule pourvoit à la perpétuation de l'espèce:

« Si ne di je pas toutevoie,  
n'onc ne fu l'antacion moie,  
que les fames chieres n'aiez  
ne que si foïr les daiez  
que bien avec eus ne gisiez.  
Ainz conmant que mout les prisiez  
et par reson les essauciez;  
bien les vestez, bien les chauciez,  
et tourjorz a ce laboroiz  
que les servoiz et honoroiz  
por continuer vostre espiece»<sup>115</sup>

«Je ne dis pas toutefois, et jamais ce ne fut mon intention, que vous n'aimiez pas les femmes ni que vous deviez les éviter au point de ne pas coucher avec elles. Je vous recommande au contraire de les estimer à leur prix. Vêtez-les bien, chaussez-les bien, et toujours travaillez à les honorer et à les servir, afin de continuer votre espèce».<sup>116</sup>

Josine, la compagne du héros dans *Travail*, représente la femme génératrice par excellence. Abandonnée par Ragu, elle est jetée à la rue après un accident de travail. Pour Ragu, l'acte sexuel est avant tout un plaisir sans sentiment: «son idée est que, lorsqu'on se met ensemble, c'est simplement du plaisir pour les

---

<sup>115</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 254.

<sup>116</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 282.



deux, et puis, lorsqu'on en a assez, bonjour, bonsoir, on se quitte».<sup>117</sup> Luc, le héros utopique, a pitié de ce couple. Il ressent du mépris envers Ragu, mais plus particulièrement envers la société qui abrutit l'ouvrier et le rend bestial; par contre sa compassion est grande pour la jeune femme qui jamais ne donnera naissance tant qu'elle restera avec son bourreau de compagnon: «cette certitude qu'elle n'était pas mère de cet homme, avait apporté à Luc, dans sa pitié douloureuse, une douceur singulière».<sup>118</sup> Luc considère les enfants comme la promesse d'un avenir meilleur. Ils sont l'espoir de demain, car ils ne connaissent pas les iniquités sociales, et l'éducation qu'ils reçoivent à la Crèche, feront d'eux les successeurs de la cité dont les générations à venir contribueront plus que jamais à l'évolution de la société:

«Ils apportaient peut-être la réconciliation des classes, le demain de justice et de paix. Ce que les pères ne pouvaient faire, eux le feraient et leurs enfants le feraient plus encore, grâce au continuel devenir de l'évolution qui battait dans leurs veines».<sup>119</sup>

Si le cheminement du héros utopique vers la réalisation de la cité ne se fait pas sans heurts, c'est bien l'amour de Josine et la naissance d'un premier enfant qui permettent à Luc sa remontée des enfers:

---

<sup>117</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 42.

<sup>118</sup>- *Ibid*, p. 42.

<sup>119</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 312.

«il était désormais bien tranquille, certain de fonder la Cité de justice et de paix, depuis qu'il avait l'amour, l'amour fécond, Josine et le petit Hilaire. On ne fonde rien sans l'enfant, il est l'oeuvre vivante, élargissant et propageant la vie, continuant aujourd'hui par demain». <sup>120</sup>

Pour le héros utopique de *Travail*, l'enfant incarne la force juvénile menant vers un avenir fleurissant, dont les idées et l'énergie nouvelles conduiront à la perfection de l'homme: «l'amour fondait la cité, l'enseménçait d'une moisson d'hommes meilleurs pour les prochaines récoltes de justice et de paix». <sup>121</sup> Cet amour fécond, promesse d'un futur radieux, peuple de plus en plus la cité du héros utopique. Luc voit en lui l'espérance d'un nouvel ordre de vie qui se dissémine au-delà de la Crêcherie, pour gagner l'univers entier. Dès lors, l'oeuvre accomplie, le héros peut, en toute plénitude, rejoindre la mort:

«Alors, Luc, d'un dernier regard, embrassa la ville, l'horizon, la terre entière, où l'évolution commencée par lui, se propageait et s'achevait. L'oeuvre était faite, la Cité était fondée. Et Luc expira, entra dans le torrent d'universel amour, d'éternelle vie ». <sup>122</sup>

Relié à la fécondité, le rôle du médecin et de sa science tiennent une place primordiale surtout dans *Travail* de Zola. Toutefois, dès le Moyen Age, «la médecine fut au centre de toutes les sciences, non seulement naturelles, mais

---

<sup>120</sup>- *Ibid*, p. 349.

<sup>121</sup>- *Ibid*, p. 439.

<sup>122</sup>- *Ibid*, p. 600.

encore humaines où elle s'identifia presque totalement à la philosophie».<sup>123</sup> Le médecin, l'homme témoin de la vie et de la mort, évoque la sagesse et, son altruisme reste sa meilleure philosophie. Par contre, la médecine ne devrait en aucun cas servir de commerce à l'homme qui la pratique. Raison condamne les médecins qui, devenus marchands, utilisent leur connaissance à des fins commerciales:

«s'il por deniers science vendent [...]  
Tant ont le gaign douz et sade  
que cist vodroit por un malade  
qu'il a qu'il en eüst .LX.»<sup>124</sup>

«ils vendent leur science pour denier, ils trouvent le gain si doux que  
[...] pour un malade vouldr[aient] en avoir soixante».<sup>125</sup>

L'image du médecin sage et désintéressé, symbolisant la vie et la mort, est bien présente toujours au XIXe siècle. Dans *Travail*, alors que Luc agonise à la suite de l'attaque de Ragu, dans la chambre voisine, Josine donne naissance à son premier enfant. Le médecin présent au chevet du couple, lutte pour la survie du héros, de même qu'il assiste à l'accouchement. Le docteur Novarre, témoin discret de la vie des foyers de Beauclair, croit au projet de Luc et à la création de

---

<sup>123</sup>- Mikhaïl, Bakhtine. *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Éditions Gallimard, Paris, p. 357.

<sup>124</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 156.

<sup>125</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 98.

la cité dans laquelle, l'ouvrier bénéficiant de conditions de vie supérieures, jouira d'une meilleure santé. Pour cet homme dévoué et sage, le vieux Beauclair a fait son temps; fondé sur les principes traditionnels politico-religieux, la ville allait d'elle-même à son agonie. Le docteur compare Beauclair à Sodome cette «ville coupable condamnée à être détruite, dont il fallait assainir la terre, si l'on voulait voir pousser à la place la cité de santé et de joie, de justice et de paix».<sup>126</sup>

Si le médecin ne doit, en aucun cas, faire le commerce de sa science, de même le commerce d'amour est tout aussi déplorable. Contrairement à l'amour fécond dont la fonction stabilise et régularise la vie collective, en revanche, le commerce d'amour engendre les mauvaises mœurs et le désordre dans la société. Raison condamne l'homme et la femme qui se livrent à ce genre de commerce,

« Mes ja certes n'iert fame bone  
qui por dons prendre s'abandone.  
Nus hom ne se devroit ja prendre  
a fame qui sa char veust vendre».<sup>127</sup>

«Mais il n'est pas de femme bonne qui se livre pour de l'argent. Nul homme ne devrait s'éprendre de femme qui vend sa chair»,<sup>128</sup>

De même, Ami déplore le commerce du corps,

---

<sup>126</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 370.

<sup>127</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 140.

<sup>128</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de meun. *Le roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 90.

«Mes por riens hom ne me pleroit  
 qui de son cors marchié feroit,  
 n'il ne me devroit mie plere,  
 au mains por tel besoigne fere.<sup>129</sup>

«je ne dis pas que l'homme doive se vendre; je condamne celui qui ferait  
 marchandise de son corps».<sup>130</sup>

Dans *Travail*, Fernande incarne la femme démoniaque, perverse, qui, avide de luxe et de plaisirs mènera la propriété de l'abîme à sa perte totale. La déchéance morale de Fernande est présentée lors de l'agression de Ragu, lorsque celle-ci, savourera longtemps après «ce bonheur ignoré, atroce, dont elle ne pouvait se rassasier [...] La Chercheuse, la perverse qu'elle était, si peu gâtée par son mari et par son bellâtre d'amant, touchait là le fond de la sensation. Elle fut consentante, elle rendit son étreinte à la brute ivre».<sup>131</sup> Parallèlement à la prostituée et à la femme perverse, l'homme qui ne peut engendrer va également à l'encontre du bon ordre de la société et de l'humanité. En outre, il rend périssable la lignée et son nom, au même titre qu'il empêche la marche vers une amélioration de l'espèce. La nouvelle génération qu'il n'aura jamais est une entrave à «l'immortalité de la semence, du nom, des actions et de la culture

---

<sup>129</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 233.

<sup>130</sup>- *Ibid*, p. 137.

<sup>131</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 337-338.

humaine».<sup>132</sup> Dans *Le Roman de la Rose*, Génies condamne les «châteurs». Ils attentent à la nature humaine en enlevant à l'homme la possibilité de se régénérer:

« Mes certes, qui le voir an conte,  
mout fet a prodome grant honte  
et grant damage qui l'escoille [...] au mains, de ce ne dout je mie,  
li tost il l'amour de s'amie [...] Auseurquetout li escoillierres,  
tout ne soit il murtriers ne lierres  
ne n'ait fet nul mortel pechié,  
au mains a il de tant pechié  
qu'il a fet grant tort a Nature  
de lui tolir s'angendreüre».<sup>133</sup>

«Certes, pour dire vrai, celui qui mutile un prud'homme lui fait grand dommage et le couvre de honte. Il lui ravit au moins l'amour de sa mie [ou] l'amour de sa loyale épouse [...] Par dessus tout, le châteur, même s'il n'est pas meurtrier ni larron ni coupable de péché mortel, pêche en ceci qu'il attente à la nature en ravissant à un homme la faculté d'engendrer. Nul ne saurait l'en excuser».<sup>134</sup>

Dans ce passage, Génies déplore l'homme infécond. Jean de Meun s'inspire de *La Plainte de Nature* de Alain de Lille<sup>135</sup>, où le poète se plaint à Nature de la

---

<sup>132</sup>- Mikhaïl, Bakhtine. *L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Éditions Gallimard, Paris, 1970, p. 401.

<sup>133</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982, p. 101.

<sup>134</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 336.

<sup>135</sup>- Alain de Lille *The Complaint of Nature*, Henry Holt and Company, New York, 1908.

perversion de l'homme et de l'homosexualité. La fécondité vénérée reste avant tout reliée à l'amour conjugal. Mais elle est aussi évoquée à travers la nature, et particulièrement la terre mère. Chez Jean de Meun, le labourage est synonyme de l'acte sexuel. Cette métaphore du labourage suit une tradition littéraire au Moyen Age. Nous la retrouvons dans *Le Roman de Perceval* de Chrétien de Troyes où l'image du père «blessé entre les hanches»,<sup>136</sup> est symbolisée aussi à travers la stérilité de la terre. Dans *Le Roman de la Rose*, le «labourage» perpétue la lignée de laquelle seront peut-être issus les fondateurs d'une grande cité. C'est ainsi que Génies évoque les «semailles» de Cadmus, l'auteur de la ville de Thèbes:

«Cadmus, au dit dame Pallas,  
de terre ara plus d'un arpent  
et sema les denz d'un serpent,  
don chevalier armé saillirent  
qui tant antr'eus se combatirent  
que tuit en la place moururent  
for .V., qui si compaignon furent  
et li voldrent secours doner  
quant il dut les murs maçonner  
de Thebes, don il fu fondierres [...]  
Mout fist Cadmus bone semance  
qui som peuple ainsinc li avance.  
Se vos ausinc bien conmanchiez,  
vos lignages mout avanciez».<sup>137</sup>

«Cadmus sur l'ordre de Dame Pallas, laboura plus d'un arpents de terre, d'où surgirent des chevaliers armés qui s'entretuèrent, à l'exception de cinq qui devinrent ses compagnons et l'aidèrent à

---

<sup>136</sup>- Chrétien de Troyes. *Le Conte de Graal*, Librairie Générale Française, 1990, p. 53

<sup>137</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982, p. 92.

maçonner les murs de Thèbes dont il fut le fondateur [...] Cadmus fut un bon semeur et fit prospérer son peuple. Si vous faites de même, votre lignage sera florissant».<sup>138</sup>

Pour le héros utopique de *Travail*, la plaine de la Roumagne, autrefois fertile, va recouvrer sa fécondité après la naissance du premier enfant du héros, quand les paysans décideront de mettre leur culture en commun:

«Et Luc était gagné par le grand souffle de fécondité dont le frisson passait sur cette mer de blé. S'il se sentait si fort, à la Crêcherie, c'était maintenant qu'il avait son grenier d'abondance, certain du pain, ayant élargi son petit peuple d'ouvriers d'un petit peuple de paysans».<sup>139</sup>

Mais cette évocation de la terre mère est la conséquence de l'amour du labeur que les paysans comme les ouvriers ont redécouvert depuis que leurs conditions se sont améliorées à la cité. Le travail fécondateur qui régénère même la terre, devient également un substitut à l'amour fécond pour les célibataires. Les femmes seules ou n'ayant plus d'enfants à charge, se dévouent corps et âme à l'éducation:

«Soeurette et Suzanne surtout acceptaient, ambitionnaient les plus ingrates besognes, celles qui exigent, l'abnégation personnelle, l'entier renoncement; tandis que Josine, prise par ses enfants, par son foyer sans cesse élargi, se donnait naturellement moins aux autres».<sup>140</sup>

Toujours dans *Travail*, Jordan est le Dieu créateur par excellence. À la recherche

---

<sup>138</sup>- *Ibid*, p. 331.

<sup>139</sup>- Émile, Zola. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 358.

<sup>140</sup>- *Ibid*, p. 427.



de la «fonte du fer par l'électricité, qui révolutionnerait l'industrie métallurgique»,<sup>141</sup> Jordan sans arrêt, malgré sa santé fragile, se consacre à son oeuvre, convaincu que la science représente un nouvel ordre divin qui réduira les iniquités sociales. En dépit de nombreux obstacles et échecs, l'inventeur croit en sa création, elle est pour lui une expérience sacrée qu'il faut mener jusqu'au bout, en ayant une foi absolue dans son labeur:

«Ce matin, une expérience de contrôle a totalement échoué, je me suis convaincu qu'il fallait recommencer tout [...] Une oeuvre, c'est un enfant sacré qu'il est criminel de ne pas mener à terme»<sup>142</sup>

Pour Zola, la fécondité n'est donc pas uniquement reliée à l'amour du couple mais aussi à l'amour du travail. Cependant, pour les deux auteurs, l'amour fécond, au sens large du terme, est un devoir de l'homme qui se fonde sur la liberté, que ce soit dans le microcosme du couple ou dans le monde du travail.

Liberté qui est aussi celle d'écrire pour ces deux poètes mégalomanes qui, en se comparant à Dieu, cherchent dans la création littéraire le bonheur absolu et la perfection. Ce dessein fécond de l'écrivain, relié à l'acte de l'écriture, est évoqué, maintes fois, par ces deux visions utopiques, dans la diégèse de leurs textes. En outre, la maîtrise de la poésie est un enjeu; la quête d'expression à travers la création poétique ne doit pas déboucher sur le simple plaisir du texte,

---

<sup>141</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 124.

<sup>142</sup>- *Ibid*, p. 292.

mais doit également avoir une portée didactique. Les obstacles rencontrés par l'Amant, menant à la maîtrise de la «Dame», représentent aussi les obstacles liés à l'écriture, par lesquels l'écrivain passe afin de mener à terme son expérience. La notion d'écriture est liée au travail de la plume de l'écrivain, elle aussi image de l'acte sexuel ainsi évoqué par Génius:

« Mes cil qui des greffes n'escrivent,  
 par cui li mortel tourjorz vivent,  
 es beles tables precieuses  
 que Nature por estre oiseuses  
 ne leur avoit pas aprestees,  
 ainz leur avoit por ce prestees  
 que tuit i fussent escrivain,  
 con tuit et toutes an vivain,  
 cil qui les .II. marteaus reçoivent  
 et n'an forgent si con il doivent [...]   
 qui touz les mete a dampnemant,  
 puis que la se veulent aherdre,  
 ainz qu'il muirent, puissent il perdre  
 et l'aumosniere et les estalles  
 don il ont signe d'estre malles». <sup>143</sup>

«Mais ceux qui n'écrivent pas des stylets par lesquels l'humanité continue à vivre sur les belles tablettes précieuses que Nature leur a données utilement pour que tous y fussent écrivains; ceux qui reçoivent les deux marteaux et n'en forgent pas comme ils doivent [...] que ces pervers invétérés non seulement soient excommuniés en attendant leur damnation, mais puissent-ils perdre, avant qu'ils meurent, l'enseigne masculine». <sup>144</sup>

Si pour Jean de Meun, la plume de l'écrivain représente l'organe sexuel mâle

---

<sup>143</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982, p. 89.

<sup>144</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949, p. 330.

duquel découle l'acte producteur, de même, chez Zola, la fonction du travail de l'inventeur est en état de symbiose avec l'écrivain fécondateur. En effet, il y a un parallèle entre les nombreuses expériences du chercheur Jordan qui mèneront à l'avènement de son oeuvre et le travail incessant du romancier qui passe sa vie à créer:

«nous devons être prêts à mourir de notre oeuvre [...] Et si elle ne nous a pas coûté la vie, eh bien! nous n'avons encore qu'une chose à faire, [...] c'est d'en recommencer une autre, et cela sans nous arrêter jamais, toujours une oeuvre après une oeuvre, tant que nous sommes debout, dans notre intelligence et notre virilité».<sup>145</sup>

Pour ces deux visions utopiques, la création littéraire est reliée à l'action, à la virilité et à l'hégémonie masculine pour qui le rôle de la fécondité se retrouve à travers l'amour que l'écrivain voue à son travail. Cet amour fécond correspond à l'acte sexuel qui propose de nombreuses possibilités aux auteurs:

«Le thème central et fondamental dans un sujet tiré de la série de l'existence individuelle, c'est l'amour, c'est-à-dire l'aspect sublimé de l'acte sexuel et de la fécondation. Ce thème offre à la sublimation un maximum de possibilités dans toutes les directions».<sup>146</sup>

Pour Jean de Meun et Zola, l'acte sexuel est lié à la fécondité qui assure la pérennité de l'espèce et engendre l'harmonie sur terre. Cependant, il convient de constater la lucidité de Jean de Meun qui compose avec la complexité de notre

---

<sup>145</sup>- Émile, Zola. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928, p. 292.

<sup>146</sup>- Mikhaïl, Bakhtine. *Esthétique et Théorie du Roman*, Éditions Gallimard, Paris, 1978, p. 359.

«Age de Fer». Si nous considérons Ami, et Faux Semblant, ces deux personnages allégoriques vont à l'encontre de l'ordre par leur mentalité. Ami, qui a connu l'expérience de l'amour au point de perdre toute sa fortune, est nostalgique de l'époque de l'Age d'Or. Pour lui, cette époque symbolise un état d'innocence, de liberté et égalité complètes, que l'homme lui-même a aboli, et qui est maintenant irréversible. La déchéance de l'humanité est aussi la déchéance de l'amour et plus particulièrement de l'amour courtois au profit d'une nouvelle liberté sexuelle qui prône l'amour érotique. Cet amour est fondé sur la séduction, et Ami conseille à Amant d'user de stratagèmes pour séduire ses ennemis et la «Rose» :

« Il affiert bien que l'en present [...]  
 Poumes, poires, noiz ou cerises [...]  
 dites qu'il vos sunt presentees  
 d'un vostre ami, de loing venues,  
 tout les achetez vos es rues [...]  
 Sachiez que dons les genz affolent,  
 aus mesdisanz les jangles tolent [...]  
 mout tienent par tout biau leu don.  
 Qui biaux dons done, il est preudon;  
 dons donent los aus doneours  
 et enpirent les preneours,  
 quant il leur naturel franchise  
 obligent a autrui servise». <sup>147</sup>

«Envoyez des pommes, des poires, des noix ou des cerises [...] Dites que ces fruits viennent d'un de vos amis au loin, même si vous les avez achetés dans la rue [...] Sachez que les dons étourdissent les gens, et font taire la médisance [...] partout les dons sont en bonne place; qui donne est réputé

---

<sup>147</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome I, Éditions Champion, Paris, 1983, p. 250.

prud'homme; les dons rehaussent les donneurs et rendent un mauvais service aux preneurs, qui perdent leur liberté en s'obligeant au service d'autrui»<sup>148</sup>

Tout comme Ami, Faux Semblant présente l'imperfection du monde et de l'homme. Si Faux Semblant dénonce la société actuelle et propose certaines réformes politico-économiques, il reste qu'il est avant tout un hypocrite au service des puissants. Sous son apparence humble, (il porte l'habit religieux), Faux Semblant confesse les péchés du monde et par ses manigances mène à bien toutes ses entreprises. L'hypocrisie de Faux Semblant est sa meilleure arme pour conduire à bien sa mission contre Malebouche, la médisante, qui garde la porte du château interdit à l'Amant:

«Por confessor m'ont esleü  
li meilleur qu'en puisse savoir  
par mon sens et par mon savoir.  
Se vos volez ci confessier  
et ce pechié sanz plus lessier,  
sanz fere en ja mes mencion,  
vos avrez m'asolucion.»  
Male Bouche tantost s'abesse,  
si s'agenoille et se confesse,  
car verais repentanz ja ert;  
et cil par la gorge l'ahert,  
a .II. poinz l'estraint, si l'estrangle».<sup>149</sup>

«l'élite de la société m'a choisi pour confesseur, à cause de mon grand sens et de mon savoir. Si vous voulez vous confesser et

---

<sup>148</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1956, p. 146.

<sup>149</sup>- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985, p. 125.

renoncer à pécher, vous serez absous». Malebouche qui se repent s'agenouille et se confesse. Alors Faux Semblant le saisit par la gorge, l'étreint à deux poings et l'étrangle». <sup>150</sup>

La différence majeure entre *Le Roman de la Rose*, et *Travail* concernant la dimension utopique tient bien dans le rôle de ces deux personnages allégoriques, Ami et Faux Semblant. La lucidité de Jean de Meun montre à travers eux la complexité, la faiblesse et l'imperfection du monde et de l'homme, contrairement à Zola qui dans son roman, propose une cité idéale pour un monde et des hommes parfaits, or, «un monde totalement ordonné est un monde débile qui ne possède pas une once d'invention, de même une pensée totalement ordonnée est totalement débile face aux réalités complexes de notre monde». <sup>151</sup>

Si Zola propose «un monde totalement ordonné», il reste que son roman constitue à part entière une utopie littéraire contrairement à l'oeuvre de Jean de Meun qui dans le cadre du récit ne propose pas une utopie littéraire, mais dont la dimension utopique se retrouve chez l'auteur dans son rôle de créateur.

---

<sup>150</sup>- *Ibid*, p. 213.

<sup>151</sup>- Edgar, Morin. «Une Pensée pour un Monde Faible», *Lettre Internationale*, No 28, Printemps 1991.

## CONCLUSION

Dans les deux textes littéraires, *Le Roman de la Rose* et *Travail*, la dimension utopique est bien présente. Cette dimension utopique a permis de relier deux oeuvres disparates et appartenant à des systèmes culturels non moins dissemblables. La réception et les lecteurs attentifs ont pu dégager le caractère utopique dans le roman médiéval, contrairement à Zola qui propose d'une façon ouverte une construction utopique. Comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, la dimension utopique est également reliée à la forme littéraire et à son contenu. Nous avons exposé le problème que pose un récit allégorique quant à constituer un «novum», d'après le philosophe Ernst Bloch. À l'encontre de ce qu'avance Suvin, lorsqu'il considère que l'allégorie par sa simple entité n'anticipe sur aucun futur, nous avons pu démontrer que *Le Roman de la Rose*, constitue bien un «novum», par son innovation dans l'écriture et la distance que l'auteur prend par rapport à un siècle de littérature courtoise. Par contre, on a pu exposer que *Travail*, ne présente pas les caractères du «novum». L'utopie socialiste s'inspire beaucoup du Moyen Age, période qui joue incontestablement le rôle d'utopie pour nombre de théoriciens socialistes et pour les anarchistes, cette utopie socialiste, exposée dans *Travail*, n'est plus une nouveauté dans le domaine littéraire au tournant du siècle. En effet, des oeuvres de portée majeure ont paru

sur cette question des décennies avant le roman de Zola. De plus, l'auteur en puisant dans les théories socialistes et anarchistes a appauvri le contenu de son roman, faisant de *Travail* un texte littéraire de portée mineure et non un «novum». Dans le troisième chapitre, nous nous sommes arrêtées sur la fonction de l'utopie dans les deux récits. Nous avons constaté que si *Le Roman de la Rose*, ne présente que deux fonctions, à savoir celles de rejet d'un certain ordre présent et de futur possible par contre, *Travail* propose bien la troisième fonction, celle de la création d'un autre monde dans l'édification d'une cité idéale. Dans ce même chapitre, nous nous consacrons également à la mentalité utopique du Moyen Age, et nous pouvons constater que la mentalité médiévale était étrangère à un idéal basé sur un futur à faire advenir. Durant cette époque, le réel et l'utopie se rejoignent lors des fêtes populaires qui présentent un monde, une réalité sociale inversée, libérée de tous ses tabous. Finalement, dans le dernier chapitre, nous examinons le rôle de la fécondité pour ces deux visions utopiques. Nous pouvons constater que de nombreuses analogies émergent entre les deux auteurs. En effet, l'amour fécond tient une place primordiale dans les romans, il engendre l'ordre, à tous les niveaux, contrairement à l'amour charnel qui est source de désordre. La Fécondité est intimement reliée à la terre mère, tradition littéraire dont Jean de Meun et Zola hériteront. Dans ce dernier chapitre, nous nous sommes penchées sur le rôle de deux personnages allégoriques, Ami et Faux Semblant, dans *le Roman de la Rose*, et avons pu démontrer qu'ils représentent



l'image d'un monde imparfait où règne le désordre, c'est-à-dire la complexité de l'homme avec sa faiblesse et sa force. Composant avec notre «Age de Fer», nous devons bien constater que Jean de Meun n'est aucunement utopique sinon dans son rôle de créateur, contrairement à Zola qui propose dans *Travail*, un monde aux réalités ordonnées dans la cité nouvelle.

L'idée d'universalisation entretenue à travers les grands récits et projets a donc inspiré de nombreux récits dont la dimension utopique offrait les possibilités d'un monde ordonné. À l'ère de la postmodernité, l'hégémonie légitimante des grands récits conduite par une seule et même raison, celle d'émancipation universelle, est de nos jours remise en question. Les petits récits deviennent donc l'alternative aux grands récits. Ils vont à l'encontre de la totalité et de ce fait contre l'idée même d'universalisation. Les petits récits scindent et redéfinissent les différents paramètres de la vie sociale à tous les niveaux, politique, social, économique et culturel. Si l'heure n'est plus aux grands idéaux, ne pourrait-on pas voir se dégager derrière la culture populaire ludique une certaine «reféodalisation» du monde à la recherche d'illusions:

«La valorisation du niveau régional, cette quasi-reféodalisation, à laquelle on assiste, n'est pas seulement un changement d'échelle, c'est un changement de nature de la vie publique. En passant d'un référent historique (la nation) à des référents géographiques, l'exercice du pouvoir change de sens».<sup>152</sup>

---

<sup>152</sup>- Paul, Thibaud. «La Nation désoeuvrée», *Lettre Internationale*, No 36, Printemps 1993.

Il demeure que la désaffection par rapport aux grands projets n'est pas totalement fondée de nos jours. En effet, si la chute du communisme est reliée à la décadence d'un espoir collectif et de ce fait à la notion de l'utopie, il reste que le monde connaît des projets d'universalisation parallèles à celui que le communisme a nourri pendant plus d'un demi-siècle. Les droits légaux de l'individu, avec les déclarations des droits de l'homme fondent un universalisme dans ce monde traversé par un retour à la démocratie. Toutefois, ce retour démocratique recycle du passé et les gouvernements ne cherchent plus à changer le monde mais à s'en accommoder. Ce refus de s'engager, dans ce monde où l'histoire s'est réalisée, permet cependant de puiser, de garder et de transformer certains projets universels. Le projet de paix et de sécurité universelle n'a pas été totalement abandonné bien au contraire,<sup>153</sup> il est de nos jours plus actif que jamais, reste à savoir sa totale puissance quant au projet d'un pacifisme sans précédent:

«Reconnaissons plutôt que les souverains ne décident pas seuls du sort de l'humanité, comme le supposait Rousseau, et que le sourd travail de rapprochement des hommes, qui se fait à la faveur d'une connaissance réciproque accrue des mœurs et des mentalités, de progrès de l'éducation, de la diffusion de l'information, de l'essor de l'idée des droits de l'homme, loin d'être vain, peut engendrer des effets décisifs d'ordre politique en direction de la paix».<sup>154</sup>

Parallèlement à ce projet de paix universel, le féminisme et l'écologie représentent

---

<sup>153</sup>- Voir à ce sujet Immanuel Kant. *Perpetual Peace*, Garland Publishing Inc., New York, 1972.

<sup>154</sup>- Claude, Lefort. *Écrire à l'épreuve du politique*, Éditions Calman-Lévy, Paris, 1992, p. 246.

également des formes sociales à portée universaliste. Il en est de même pour les modalités économiques et le monde des transports dont l'universalisation est bien présente de nos jours. Les grands écrits utopiques sont de nos jours obsolètes, mais il reste que l'idéal de paix engendrant un ordre universel nourrit toujours la planète.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. ROMANS ÉTUDIÉS:

- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Tomes I, Éditions Champion, Paris, 1983
- \_\_\_\_\_. *Le Roman de la Rose*, Tome II, Éditions Champion, Paris, 1985.
- \_\_\_\_\_. *Le Roman de la Rose*, Tome III, Éditions Champion, Paris, 1982.
- Guillaume de Lorris et Jean de Meun. *Le Roman de la Rose*, Éditions Gallimard, Paris, 1949.
- Zola, Émile. *Travail I*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928.
- \_\_\_\_\_. *Travail II*, Typographie François Bernouard, Paris, 1928.

### 2. ÉTUDES THÉORIQUES:

- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la Création verbale*, Éditions Gallimard, Paris, 1984.
- \_\_\_\_\_. *Esthétique et Théorie du Roman*, Éditions Gallimard, Paris, 1978.
- \_\_\_\_\_. *L'Oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Éditions Gallimard, Paris, 1970.
- Bauman, Zygmunt. *Intimations of Postmodernity*, Published by Routledge, Chapman and Hall Inc, New York, 1992.
- Bloch, Ernst. *Le Principe espérance I*, Éditions Gallimard, Paris, 1976.
- \_\_\_\_\_. *The Principle of Hope Volume II*, Basil Blackwell Ltd, Oxford, 1986.
- Engels, Frederick. *The Origin of the Family, Private Property and the State*, International Publishers Co., Inc., New York, 1972.
- Hurbon, Laënnec. *Ernst Bloch. Utopie et Espérance*, Les Éditions du Cerf, Paris, 1974.
- Lefort, Claude. *Écrire à l'épreuve du politique*, Éditions Calman-Lévy, Paris, 1992.
- Lyotard, Jean-François. *Le Postmoderne expliqué aux enfants*, Éditions Galilée, Paris, 1988.
- Suvin, Darko. *Metamorphoses of Science Fiction*, New Haven and London Yale University Press, 1979.
- Trousson, Raymond. *Voyages aux Pays de Nulle Part*, Éditions de l'Université de Bruxelles, Belgique, 1979.

### 3. Ouvrages Généraux:

- Badel, Pierre-Yves. *Le Roman de la Rose au XIV<sup>e</sup> siècle, Étude de la réception de l'oeuvre*, Librairie Droz, Genève, 1980.
- Batany, Jean. *Approches du «Roman de la Rose»*, Éditions Bordas, Paris, 1973.
- Chrétien de Troyes. *Le Conte du Graal*, Librairie Générale Française, 1990.
- Cohn, Norman. *The Pursuit of the Millennium*, Oxford University Press, New York, 1961.
- Cosset, Evelyne. *Les Quatre Évangiles d'Émile Zola*, Librairie Droz, S.A., Genève, 1990.
- Desroches, Henri. «De l'utopisme de Charles Fourier à une utopie d'Émile Zola. Aspects de l'utopisme phalanstérien», *Autogestion et Socialisme*, No. 20-21. Sept.Déc. 1972.
- Faral, Edmond. «Le Roman de la Rose et la pensée Française au XIII<sup>e</sup> siècle», *Revue des Deux Mondes*, Tome Trente-cinquième, Paris, 1926.
- George, F.W.A. «Jean de Meun and the Myth of the Golden Age», *The Classical Tradition in French Literature*, Buckingham Street, London, 1977.
- Kant, Immanuel. *Perpetual Peace*, Garland Publishing Inc., New York, 1972.
- Kropotkin, Peter. *The Conquest of Bread*, Penguin Books Ltd, London, 1972.
- Leduc-Adine, Jean Pierre. *Moyen Age et XIX<sup>e</sup> siècle. Le Mirage des origines*, Éditions Littérales, Paris X-Nanterre, 1990.
- Le Goff, Jacques. *Pour un autre Moyen Age*, Éditions Gallimard, Paris, 1977.
- Milan, Paul B. «The Golden Age and the Political Theory of Jean de Meun: A Myth in Rose Scholarship», *Symposium*, Published by Syracuse University Press, 1969.
- Morin, Edgar. «Une Pensée pour un Monde faible», *Lettre Internationale*, No. 28. Printemps 91.
- Payen, Jean-Charles. *La Rose et l'Utopie*, Éditions Sociales, Paris, 1976.
- \_\_\_\_\_. «Jean-Jacques Rousseau et *Le Roman de la Rose*», *Revue Philosophique*, No 3/1978.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Éditions Garnier-Flammarion, Paris, 1971.
- Spiers, Dorothy-Elizabeth. *Édition critique de «Travail» d'Émile Zola*, Thèse de l'Université de Toronto, Vol. II, 1977.
- Thibaud, Paul. «La Nation désœuvrée», *Lettre Internationale*, No 36, Printemps 1993.